

Raconte-moi Saint-Sorlin



*Au fil des pages, Saint-Sorlin-de-Morestel
se découvre*

Revue numéro 1 - septembre 2004

Couverture : peinture originale de Michèle Chanteur (née Budin) d'après une carte postale ancienne
Saisie informatique : Mireille Rivier
Impression : Reprotectic

Introduction et remerciements

Deux ans

Il a fallu deux ans pour donner vie à ce nouvel ouvrage. Réunis pour la première fois en juillet 2002, nous avons fait le choix de chapitres courts, illustrés et rassemblés en une revue numérotée.

Soucieux d'étoffer notre propos sur le plan historique, nous avons contacté Monsieur Eric Verdel, ingénieur de recherche à la Conservation du Patrimoine de l'Isère. Celui-ci nous a très aimablement reçues et guidées aux Archives Départementales. Il nous a proposé de nombreuses pistes de travail.

Il a accepté également de résumer les ténébreux procès du Moyen Age relatés dans le livre du chanoine Auvergne : Histoire de Morestel. Son article figure dans ce recueil. Ces quelques pages d'historien sont précieuses et nous le remercions chaleureusement.

Nous remercions également toutes les personnes qui ont aidé le groupe histoire par leurs témoignages, souvenirs, photos et documents.

Bonne lecture en attendant, nous l'espérons, la revue numéro 2.

*Le groupe histoire (Comité des fêtes)
Saint-Sorlin-de-Morestel le 1^{er} juin 2004*



Le 22/05/2004, le groupe s'est rendu sur le site du moulin de Valencey.
De gauche à droite : Marcelle Mollet, Maryse Budin, Robert Budin, Mireille Rivier, Madeleine Mollet, Jean-Thomas Souvigné (derrière Madeleine Mollet), Gilbert Batier et ses neveux, Patrice Bonnaz.
Il manque Jean Gonthier actuellement en convalescence.

La carrière de Valencey

Ces milliers de mètres cubes de sable et gravier que, depuis de nombreuses années, on extrait de la carrière de Valencey, mais quand donc, et par quel étrange phénomène, se sont-ils déposés et accumulés aux confins de Saint-Sorlin ?

Disons tout d'abord que, si aujourd'hui, il ne faut que quelques dizaines d'années pour extraire ce matériau, il en fallut beaucoup plus pour le déposer, dans les temps



lointains, c'est à dire quelques milliers d'années...

Dans les -30 000, -20 000, -15 000 ans, nos rares ancêtres contemporains de Cro-Magnon, avaient trouvé refuge, au bord des rivières, sous les surplombs de vastes plaques rocheuses ensoleillées. Et ils invoquaient leurs dieux animaux dans les profondes grottes que l'on découvre encore de temps à autre. Alors, des glaciers colossaux arrachaient aux Alpes, le granite et le calcaire, par milliers de tonnes. L'un d'eux, venu de Suisse, coulait jusqu'à hauteur de Lyon, où il abandonna dans la plaine, les fameux blocs erratiques de nos manuels de géographie. Sa dernière avancée, celle de Würms, le porta aux environs de notre Morestel où les carrières actuelles de Perrin n'en finissent pas de déblayer son immense moraine frontale.

Car le glacier disparut presque soudainement (en quelques centaines d'années) au début de la période dite néolithique (-10000 ans).

Soudainement le climat change, la température se radoucit, la glace fond, la langue glaciaire recule jusqu'aux hautes vallées des Alpes, comme par exemple aujourd'hui la mer de glace, et c'est un puissant fleuve, père de notre Rhône, qui gronde sur toute la largeur de la vallée. Seuls aujourd'hui, témoignent encore de son impétuosité, les marais échelonnés entre Les Avenières et Lancin.

On a découvert un barrage naturel qui coupait le courant de l'eau entre Vignieu et Sermérieu. C'est pourquoi un lac de rétention et de décantation couvrait la plaine actuelle de Vézeronce, Vasselin, et l'onde venait lécher les confins de Saint-Sorlin, vers les coteaux de Dolomieu, dans un profond bassin qui deviendra Valencey...Ceci

rappelons-le, il y a (à peine !) 5 à 8000 ans ! Laissons l'eau se décanter, le sable et gravier se déposer durant quelques milliers d'années et nous comprenons l'origine des énormes amoncellements sablonneux que l'on découvre dans le bassin de Vézeronce nommé Les Mémoires (pour une toute autre raison d'ailleurs) et sur plus de 50 mètres d'épaisseur dans le creux de Valencey, où l'eau venait mourir.

Le Rhône, par la suite modéra son débit, se glissa dans quelques lits, changeant au fil des siècles, pour percer et franchir les dernières murailles du Jura, et abandonna dans la vallée des zones de marécages et de végétation humide, mère de la tourbe future.

A Valencey, le ruisseau collecteur des eaux du plateau creusa la vallée que nous connaissons et le sable disparut sous la végétation et l'humus né de la décomposition des végétaux.

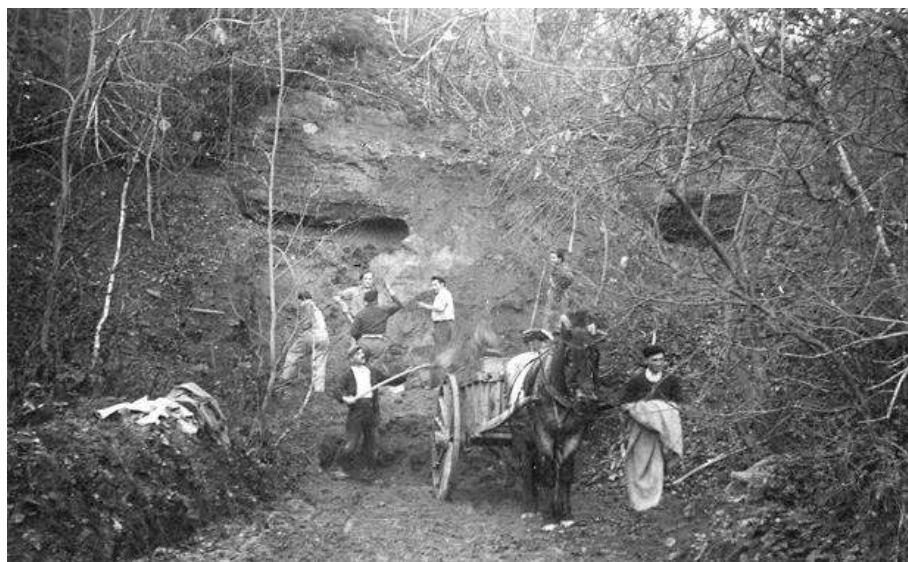
Lorsque commença l'exploitation de la carrière, on creusa, année après année, tout le secteur situé à droite de la route qui monte vers Dolomieu, car il était en friche. Mais sans doute, trouverait-on tout autant de sable et gravier, sur le côté gauche de la route, mais là s'élèvent les maisons de Brassard...

Ainsi par l'imagination, pouvons-nous découvrir nos plaines couvertes par les eaux du Rhône, il n'y a pas si longtemps, et comprendre la naissance de notre sol fait de sable, d'abord, de tourbe ensuite. Et l'on conçoit fort bien aussi pourquoi nos pères du Moyen-Age édifièrent leurs villages à flanc de coteaux, de crainte d'avoir à se mouiller les pieds...

Une dernière question : et les collines qui surplombent Saint-Sorlin ? le Suppey d'une part, la Frette de l'autre côté, de quand datent-elles ?

Il faut remonter plus haut dans le temps pour découvrir leur origine. Il y a, en gros, 20 à 25 millions d'années, une avancée de la mer dite du Miocène, déposa à la périphérie des Alpes nouvelles-nées, des monceaux de sable solidifié en molasse. Cette roche assez molle, fut exploitée jadis par les paysans qui en tiraient le sable nécessaire à la construction de la base de leur maison. C'est pourquoi on trouve de ci de là, à flanc de colline, l'une ou l'autre de ces grottes si douces et fraîches, lorsque sévit la canicule d'été.

Jean Gonthier 26-03-2003



Le sable extrait près du cimetière a servi au terrain de la route de Vasselín.

Aux origines de Saint-Sorlin

par Eric Verdel

- *Introduction*

Pendant la plus grande partie du Moyen Age, la paroisse de Saint-Sorlin n'était pas connue sous son nom actuel. Dans les archives de l'époque, elle s'appelait "*Sanctus Saturninus de Nanta*", à la fois par référence au dédicataire de l'église et au ruisseau de la Combe qui, descendu des hauteurs, coulait devant l'édifice. Autrefois, le mot "Nant" désignait un petit cours d'eau. De nos jours, cette étymologie persiste, plus ou moins déformée, dans de nombreux lieux-dits régionaux. La Valdaine par exemple, proche du lac de Paladru, désigne ainsi le "val des nants", ainsi nommé en raison du grand nombre de torrents qui rejoignaient le lit de l'Ainan. C'est seulement en 1417 qu'apparaît "*Saint-Sorlin de Nantue*", qui sera ensuite réduit au "Saint-Sorlin" moderne.

La plus ancienne mention de Saint-Sorlin (*Sanctus Saturninus*) remonte à 1172. Elle figure dans le texte d'une transaction passée entre les chanoines du chapitre cathédral de Saint-Maurice de Vienne (chef-lieu du diocèse) et les moines de l'abbaye bénédictine de Saint-Chef, à propos d'une liste d'églises et de chapelles dont les religieux se disputaient âprement la tutelle (Vellein G., Notice sur SaintTheudère et la fondation de son abbaye, Grenoble, 1930, p. 26-27). Contre le versement d'une rente annuelle de cent sols, payable à la Saint Martin, les chanoines viennois concédaient à Saint-Chef plus de quatre vingts chapelles et églises, dont celles de Vasselin et de Saint-Sorlin.

La cession aurait éventuellement pu porter sur des édifices récents. Mais, le manuscrit stipulant que le chapitre cédait aux moines un patronage "dez longtemps tenu et possédé" dans l'archevêché de Vienne, il en découle que l'église de Saint-Sorlin existait certainement au début du XIIe siècle, probable époque de sa fondation d'après le vocable. On trouve ensuite d'autres mentions de la paroisse dans divers documents ecclésiastiques du Moyen Age (*Sancto Saturnino* en 1257 et *Sancto Saturnino de Nanto* en 1409) mais aucun ne renseigne sur l'église elle-même, rasée en 1880 et remplacée par le bâtiment actuel.

La première église de Saint-Sorlin était-elle en pierre ? Les archives municipales de la fin du XIXe siècle évoquent une vieille construction en pisé mais s'agissait-il vraiment de l'église primitive ? Rien n'est moins sûr, car les lieux de culte médiévaux étaient généralement en pierre, contrairement à ceux élevés dans les campagnes aux XVIe et XVIIe siècles (au moment de la Contre-Réforme), qui étaient fréquemment en terre. L'église détruite en 1880 datait donc probablement de l'Epoque Moderne, où elle aurait remplacé le tout premier édifice du Moyen Age, trop petit et en mauvais état.

• *Le fief et la basse justice de Saint-Sorlin*

Les sources écrites relatives au village sont bien rares et l'essentiel de ce que l'on connaît est consigné dans les pièces de deux procès qui, de 1270 à 1418, concernèrent le "fief" (1) de Saint-Sorlin et les droits de "basse justice"(2) correspondants.

Bien qu'ils soient souvent confus et d'une compréhension difficile pour le profane, due à la mentalité du temps, à la complexité des droits seigneuriaux et à l'approximation des témoignages, ces documents judiciaires sont précieux pour l'histoire locale.

Il n'est pas question de relater ici le détail des procès, par ailleurs excellemment étudiés par le chanoine Auvergne au XIXe siècle. Dans le cadre de cette introduction, on se contentera d'en extraire la "substantifique moelle" pour relater ce qui concerne directement Saint-Sorlin et ses plus vieilles familles.

Dans le premier procès, qui remonte au mois de décembre 1270, apparaissent (à côté du prieur de Vézeronce et de l'archiprêtre de Morestel) les noms de Pierre Aynard et de Guillaume de Mâcon. Tous deux reconnaissent tenir en fief de noble Antelme, seigneur de Miolans et de Morestel, "toutes les terres cultivables et incultes, les prés et bois, les hommes, rentes, services et usages" qu'ils possèdent dans la paroisse. Le principal intérêt de cette mention est d'attester la plus vieille famille feudataire (3) de Saint-Sorlin : la dynastie des Mâcon est donc la première lignée seigneuriale à y avoir exercé son autorité.

Les Mâcon résidaient-ils déjà dans la maison forte élevée en face de l'église ? Cela est possible mais rien ne prouve qu'elle existait déjà au XIIIe siècle. En réalité, cette bâtisse n'est pas attestée avant 1320, année où une héritière des Mâcon, Marguerite, habite à Saint-Sorlin. Un membre de l'aristocratie occupant toujours une demeure qui lui permette de vivre "noblement", il est certain que Marguerite de Mâcon y habitait, qu'elle en ait été la première occupante ou non (voir ci-après).

A la même époque, une "Révision de feux" (4) fait état d'une vingtaine de foyers sur le territoire de la paroisse. Selon les évaluations généralement admises, cela correspondrait à une population totale comprise entre 80 et 120 habitants (Archives Départementales de l'Isère, B 2706, folio 11, année 1322).

En 1343, Marguerite de Mâcon vend son domaine à Amédée de Rossillon. La vente eut lieu à Vasselin, dans la maison d'un certain Antoine Vaude, en présence de deux notaires et de plusieurs témoins, parmi lesquels Aymonet de Morestel, damoiseau (5).

A partir de 1343 donc, la terre de Saint-Sorlin revient à Amédée de Rossillon, puissant personnage qui cumule les fonctions de conseiller delphinal et de bailli (6) de la Tour-du-Pin. Le fait qu'Amédée soit un officier du Dauphin est important car, après

sa mort en 1353 et bien que son testament ait désigné sa femme, un fils naturel et plusieurs neveux comme légataires (dont Pierre et Louis de Chapeau-Cornu pour la terre de Saint-Sorlin), le fisc du Dauphin plaça immédiatement tous ses biens sous séquestre (7). Tous les héritiers protestèrent contre cette saisie et réclamèrent devant le gouvernement delphinal.

Une décision de justice remit rapidement les héritiers en possession de leur legs. Pierre et Louis de Chapeau-Cornu devenaient ainsi les maîtres de Saint-Sorlin. Un peu plus tard, c'est Antonie, l'une des filles de Pierre de Chapeau-Cornu, qui en héritait à son tour. Par son mariage avec le chevalier Etienne Labre, la propriété revenait ensuite à ce dernier. Bien entendu, cela fut contesté par un neveu d'Amédée de Rossillon, qui fit saisir Saint-Sorlin et le fit remettre entre les mains du châtelain de Morestel qui, au nom du Dauphin, en exerça les droits jusqu'en 1365. Etienne Labre lui intenta donc un procès, qui s'ouvrit en 1368...

Devant le Conseil Delphinal, le chevalier dépossédé présenta les actes notariés établissant sa juridiction sur Saint-Sorlin. Il fit aussi citer de nombreux témoins pour étayer sa cause, parmi lesquels Allemand Vaude de Vasselín (déjà cité), qui avait été juge d'Amédée de Rossillon à Saint-Sorlin, ainsi que le notaire Jean du Maunoir, qui résidait à Saint-Chef mais officiait parfois dans le village.

Les minutes du procès de 1368 apportent quelques détails sur la vie quotidienne dans les campagnes médiévales. A propos de la basse justice évoquée plus haut, il est par exemple précisé qu'elle se limitait à des condamnations à payer des amendes, jusqu'à concurrence de 60 sous (8). Les châtiménts corporels, les peines de prison et les amendes d'un montant supérieur relevaient directement de la haute justice, réservée aux représentants du Dauphin. On apprend également que les Mâcon puis les Rossillon avaient possédé à Saint-Sorlin des mesures publiques pour le blé et le vin, marquées de leurs armoiries respectives. Généralement taillées dans la pierre et installées sur la place centrale du village, ces mesures publiques pourraient avoir disparu à la Révolution.

La liste des personnes appelées à témoigner pour ou contre Etienne Labre donne les noms de plusieurs habitants du cru dont il serait intéressant de vérifier que les patronymes existent encore aujourd'hui dans la population locale, peut-être écrits différemment (sous l'Ancien Régime l'orthographe variait très souvent !) ou avec des déformations dues aux siècles écoulés. On y rencontre par exemple un Jean Rocignon, un Jean de Serrières (dit Baret) et un Etienne de Gorceu (dit Bergon).

Etienne Labre obtint finalement gain de cause et le juge-mage (9) Jean du Bois lui rendit un arrêt favorable en 1369, malgré tous les atermoievements, délais et subterfuges utilisés par l'administration delphinale. La sentence disait *"Comme il est constaté que le chevalier Etienne Labre a bien suffisamment, et mieux que le procureur fiscal, prouvé ses dires et ses conclusions sur la possession de la basse juridiction jusqu'à 60 sous, et que l'exercice de cette juridiction lui appartient, et que*

c'est injustement qu'il a été troublé dans cette possession par les officiers du Dauphin à Morestel... nous prononçons par le présent jugement qu'il doit être rétabli dans cette possession et qu'il doit en user et en jouir. Faisant défense et inhibition auxdits officiers de Morestel et à tous les autres, présents et à venir, de le troubler ou de le molester en aucune manière".

Le feuilleton n'était toutefois pas terminé et, moins de trente ans plus tard l'épopée judiciaire reprenait de plus belle, cette fois à l'initiative de Guillaume de Rossillon (fils d'Amédée), soutenu dans sa démarche par Charles VI, roi de France. Le souverain demandait au gouverneur du Dauphiné (transféré au domaine royal en 1349) de reconnaître les droits seigneuriaux de Guillaume sur Saint-Sorlin. Le second procès débuta en 1400 et un commissaire était nommé pour recevoir les dépositions des témoins.

Il serait inutilement fastidieux de s'aventurer dans les péripéties de ce deuxième procès, encore plus confus que le précédent, et qui ne prit fin qu'en 1418. Mais une lecture attentive des témoignages cités par les deux parties apporte ponctuellement des informations complémentaires sur la paroisse au XIVE siècle. D'autres noms d'habitants sont cités dont Jacquemet Eychot, Etienne et Jean Duclos, Mathieu de Bès, Jean Revol, Jean Allays, Jean Bonnefoy et Hugonin Voisin. On apprend également qu'un certain Teyssset avait été pendu au gibet de Vézeronce pour avoir volé du froment à Saint-Sorlin. Plusieurs témoins se souvenaient aussi fort bien de l'épidémie de peste noire survenue en 1348 et désignée par le terme de "grande mortalité" (10).

Notons quand même qu'au premier rang des témoins cités par Guillaume de Rossillon figurait noble Henri de Faverges qui tint à rappeler qu'Amédée de Rossillon, par ailleurs chargé de faire respecter le traité de paix conclu en 1354 entre le comte de Savoie et le Dauphin, avait bien tenu la terre de Saint-Sorlin.

De renvois en ajournements, les différentes instructions se poursuivirent jusqu'en 1409. A cette date, la cause paraissait entendue et il semblait que Guillaume de Rossillon n'avait plus aucun droit légitime à faire valoir sur la juridiction de Saint-Sorlin. Dès lors, la sentence semblait imminente. Elle ne fut pourtant prononcée que le 23 décembre 1418 (et l'on se plaint aujourd'hui des lenteurs des tribunaux de la République...). Elle concluait finalement que les prétentions de Guillaume de Rossillon n'étaient pas solidement argumentées, recommandation royale ou non, et qu'il était débouté de son action pour récupérer ses droits. Ce ne fut pourtant que partie remise car, trois ans plus tard, le même Guillaume de Rossillon rachetait la seigneurie de Morestel, auquel Saint-Sorlin appartenait.

- *Quelques remarques sur la maison forte de Saint-Sorlin*

Nous avons dit plus haut que l'existence de la maison forte n'est indirectement attestée qu'en 1320, lorsque Marguerite de Mâcon vient habiter Saint-Sorlin. Rien n'interdit toutefois de penser qu'elle soit plus ancienne et que sa construction remonte au XIII^e siècle. C'est une hypothèse raisonnable mais les preuves manquent. Pour en être sûr, il faudrait soit trouver des archives inédites, soit effectuer une visite approfondie des lieux, pour repérer des détails architecturaux caractéristiques. Hélas, ce n'est actuellement pas possible. Dans ces conditions, les chances d'obtenir une datation précise sont bien minces...



Le meilleur cliché disponible est une carte postale, légèrement antérieure à 1900, qui montre une vue de la demeure, déjà considérablement remaniée par rapport à son état primitif. Au premier plan, une petite extension est vraisemblablement plus récente que le corps principal. Celui-ci comprend une longue construction à deux étages, flanquée par une tour carrée couverte par une toiture à quatre pans. En saillie sous la toiture, la présence d'un "larmier" (destiné à éviter les effets du ruissellement sur les murs) suggère que cette tour était à l'origine plus haute. Sans doute a-t-elle perdu un étage au cours des siècles, comme de nombreux autres édifices de ce genre. L'ouverture la plus ancienne est la porte du rez-de-chaussée dont l'encadrement sculpté paraît gothique (fin XV^e-début XVI^e ?). Sur les autres façades, quelques petites fenêtres carrées ont également des montants typiques du XVI^e siècle. Tous ces éléments confirment l'ancienneté du bâtiment mais ne permettent pas d'en déterminer précisément la date de construction car il s'agit de réaménagements postérieurs.

Le parcellaire de 1680 conservé en Mairie de Saint-Sorlin (Archives Communales, parcellaire, n° 762) ne mentionne pas explicitement la maison forte. Il énumère seulement la composition et les confronts (c'est à dire les limites) d'une vaste propriété, dont la superficie (environ 2,5 hectares) et l'emplacement correspondent sans aucun doute au domaine de la maison forte médiévale. Nous en donnons un large extrait, en respectant l'orthographe et le vocabulaire du XVII^e siècle mais en y ajoutant la ponctuation, absente dans le texte original :

"Sieur Jean Baptiste Cugnat Grandval, Maison, grange, bastiments, domicile, verger et arbres, avec un petit passage au devant de ladite Maison le tout joignant le grand chemin Royal de Morestel a la Tour du pin du mattin, terre de Madamoizelle de Boyssat du vent, autre domicile dudit Sieur de Grandval, celluy des hoirs (héritiers) Adam Ballet et verger desdits hoirs, le tout du Soir, chemin voisynal pour aller au Replat et Rivoire aussy en partie du Soir, chemin Royal De Dollomieu a Vasselín et domicile desdits hoirs Adam Ballet et dudit Sieur de Grandval aussy en partie De bize, terre de ladite damoizelle de Boyssat aussy en partie du mattin et Soir contenant deux sestérées cinq sixièmes et un soixante quatrième de sestérée..."

Parmi les possessions de Jean-Baptiste Cugnat Grandval (le plus gros propriétaire sorlinois, dont le parcellaire égrène la longue liste des biens) le domaine n'est pas indiqué comme faisant partie des fonds "nobles". A cette date, il semble donc clair qu'il a perdu son statut de résidence seigneuriale et qu'il appartient désormais aux fonds "roturiers" c'est à dire soumis à l'impôt. Cette impression est confirmée par le fait que sur la carte de Cassini (dressée dans les années 1760), la maison forte n'est pas localisée par le symbole habituellement réservé aux résidences nobiliaires.

On peut en conclure que la maison forte de Saint-Sorlin avait cessé d'être une propriété aristocratique dans le courant du XVII^e siècle et qu'elle était passée entre les mains d'une famille de fermiers généraux (11), de bourgeois de Morestel voire de simples paysans aisés. A cette époque en effet, le rachat de grandes propriétés rurales par des roturiers devenait de plus en plus fréquent, en raison des besoins financiers d'une noblesse déclinante et désargentée qui préférait vivre en ville.

Notes explicatives

- 1- Le "fief" (en latin médiéval *feodum*) est la partie d'une propriété rurale concédée par un suzerain à un vassal, qui la cultive et l'exploite pour subvenir à ses besoins, en échange de divers services
- 2- La "basse justice" était le droit délégué à un seigneur pour juger des affaires mineures
- 3- Famille feudataire : détentrice d'un fief
- 4- Une Révision de feux est un document fiscal qui fait l'inventaire du nombre de foyers imposables
- 5- Un damoiseau (en latin *domicellus*) est un écuyer, c'est à dire un noble qui n'a pas encore été armé chevalier
- 6- Le bailli (en latin *baillivus*) est un officier, détaché pour remplir certaines fonctions judiciaires et administratives
- 7- Quand sa possession est discutée, mettre un bien sous séquestre consiste à le déposer entre les mains d'un tiers (l'administration delphinale en l'occurrence)
- 8- Depuis le XIII^e siècle, le sou était une unité monétaire en argent qui valait 12 deniers. Le denier était alors la base de tout le système monétaire
- 9- Le juge-mage (en latin *judex major*) était un juriste professionnel exerçant les fonctions judiciaires déléguées par les officiers delphinaux
- 10- Commencée en 1348, l'épidémie de peste fit partout de très nombreuses victimes. Certains historiens estiment qu'environ un tiers de la population européenne y succomba
- 11- Sous l'Ancien Régime, un Fermier général achetait au roi le droit de percevoir l'impôt, en conservant pour lui-même une partie de l'argent collecté



Carte de Cassini (géographe français 1714-1784)

"Succ." = succursale : l'église devient indépendante avec un prêtre attitré



759
 A Vasselliz de bize Couteau Troia quartz Et
 Vy Nonant sixiesme de fithor Estime seauoir
 Vy quart de fithor a Neuf & sol la fithor Et le
 Riche a sepe sol la fithor Montre lauz Estime
 Cuiq sol Neuf & druib p sepe fructifier de
 druib

5/98

760
 Roice adamy Waller Maisoy Et domiulle joig.^{au}
 domiulle & verges du sieu de grandual de toutz
 partz Couteau Vy quart de fithor Estime a Neuf
 sol la fithor Montre lauz Estime deux sol troia
 druib

2/36

761
 Sieur Jeay bapthist fignat grandual Maisoy
 A domiulle joig uau (au) domiulle deux sieu
 Tenantiz du mattiz Joie domiulle deir hoire
 adamy balle du vent partie duz verges duz s.^r
 de grandual ausly du vent chemin de st forly
 a Vasselliz de bize Couteau Vy huitiesme Vy
 Neufiesme de fithor Estime a Neuf sol la fithor
 Montre lauz Estime deux sol Vy deuis p deuis

2/12 1/2

762
 Sieur Jeay bapthist fignat grandual Maisoy
 Orange bastiment domiulle Verges (hoire) aut
 Vy petit plaspaze au deuant de la d. Madz
 Le tout joig uau le grand chemin Royal de
 Morestel ala Couwdupiz du mattiz hoire de
 Madamoizelle de boyssar du vent aut uo dou.^{lle}
 Du d. Sieu de grandual (elluy) de hoire
 adamy balle & verges d'yez hoire le tout du

74

711

Soit chemin Voysinal pour aller au Replat &
 Avoine aussi & partie du soit chemin Royal
 de dollouieu a Vastelliz Et domicile dix et hoire
 a dany ballet Et d'au sieu de grandual aussi &
 partie de bize terre de lad' damoizelle de boyssar
 aussi & partie du Mattiz soit Cutenau deux
 sestiers cinq sixiemes Et Vy soit quatre quatries
 & sestier & lime scauoir trois quart de sestier
 a neuf sol de sestier Une sestier & un quart
 a sept sol de sestier & le Roy & cinq sol la sestier
 Mout de la sestier Une livre deux sol deux den
 trois quart & trois seiziemes de denier 112/

63. Pre Communage de lad' parcelle de St. Sorlin faicte
 deux angles le premier joignant le pre meyrin
 du seigneur du Bourgage du Mattiz pre de
 hoire Fitzwin bigallet sieu Jeay Troillion sieu
 francois Colliz le s^r de grandual Mousieur de
 Gaboud. & Communage de Vastelliz du Vent
 pre du seigneur de Rame ou Il y a la Limette.
 Joignant de separa^on des Villages de Vastelliz
 St. Sorlin et Charray Le Communage d'au charray
 Et domicile des hoire Jeay Barcoz Perquait du soit
 764. pre de d'au a partiulliers d'au saint Sorlin,
 appelle le grand pre Et l'autre angle d'au
 Communage cy apres en fin de bize le seigneur
 d'au pre Communage Joignant le pre du
 moult Tillioz Labria du Mattiz le pre
 d'au Communage Et domicile dix et hoire
 du Vent de territoire de Vastelliz

Les lieux-dits

Saint-Sorlin-de-Morestel, c'est Brassard, La Frette, Petaret, Valagnon et tant d'autres lieux-dits dont les noms sonnent à nos oreilles depuis longtemps. Si La Combe, La Côte, Le Mont évoquent la géographie, d'autres sont plus discrets sur leur origine. Le Supey doit-il son nom aux vignes qui y sont plantées ? La Planche évoque-t-elle un passage sur un ruisseau ?

La toponymie n'est pas une science facile, pourtant si nous pouvions connaître la raison de telle ou telle appellation, nous en saurions sans doute davantage sur le passé de notre village.

Des listes de noms ont été relevées dans des documents d'époques différentes. Peut-être quelqu'un aura-t-il un jour envie de découvrir leur origine. En attendant nous pouvons donner libre cours à notre imagination et nous laisser bercer par leur poésie.

Mireille Rivier

• Lieux-dits du parcellaire de 1680 (archives communales)

Le Grand Pré	Territoire de Vallagnion
La Voute	En Cloziz
Le Dit Lieu de la Voute	En la Coste et Closis
Le Pré Carlet	Territoire de la Brosse
Pré de la Leschère & Saugée	Petit Brassard
Au chappendu	Territoire de la Croix
Pré Cholin	Verger Donnet
Pré du Mollin	En la Thuilliere
Pré Manchet	En la Croix
Sous la Planche et la Saugée	Sous l'Eglise
Territoire du Bair (?)	La poullatière
Pré de la Sibue	En gorge
Pré de la fontaine	Au grand Brassard - En la Goussonière
Sous Petaret	Territoire de la Mollette
Territoire de Petarel	En Cluzit
Pré Leyme	Boyer de la follatière
En Petarel	En la Coste
Pré de la Beyssière	Territoire du Vingtain
En Volloulle	En l'espalloud
En Grobon	En la fontaine du Mortier
En longerey	Territoire de Vanancey
Territoire du Seppey	En L'a Talliat
Territoire de la Coste	En Settaud
En Seppey	Au grand Boyer
En la Combetta	En fallamieu
Aux quatre journaux	En Vergioud

En faroud
En gorge ou Mollard de la Croix
Terre de Rigon
Boyer de la Combe
Mollard Trolliet
Territoire de Vouroullie
Vignoble de Revosset
Pré Charrel

Territoire de grandval
Territoire du Bessey
Boyer de Rivoire
Au Réplat
Boyer des Marinières
Territoire de Montz
Territoire de la Planche
Territoire du Mar (?)

A la fin du parcellaire on peut lire :

"Signé Duverbois

Parraffé par nous noble Claude Canel Con.^{er} du Roy au parlement aides et finances de Grenoble commissaire député par arrest du Con^{el} d'estat de sa Majesté du 27 août 1697 pour la révision des feux de la province de Dauphiné - a Moretel le 29 may 1702"

Certaines parcelles ont l'annotation "noble" dans la marge, par exemple pour :

"Monsieur De Dollomieu

Monsieur Du Bouchage

Théodore de Vigneu

Mademoiselle de Boyssat

Maître Claude Buttin (noble taillable)"

...

L'écriture manuscrite de cette époque est encore difficile à lire ce qui donne parfois lieu à des interprétations incertaines.

- Lieux-dits du plan cadastral parcellaire établi sous l'administration de M. le Baron de Haussez, préfet (1820-1824)



Braille
 La Forêt
 Les Voutes
 Chamary
 Valagnon
 Le Supey
 La Combette
 Labreuvier
 Le pré de la Fontaine
 Le Baluchet
 Le Petaret
 Le Pont
 Pré Merin
 Le Marais
 Cote Claire
 Mollard Trolliet
 La Rebergiere
 La Côte
 Le Brassard & Cavetières

Le Vingt un
 Le Brassard
 Petit Valencey
 Valencey
 La Gorge
 Le Mont
 Combe
 Hameau du Mont
 Le replas
 ValanceyLa Frête
 Les Rigollettes
 Grand Vent
 Petit Vent
 Les Brenières
 Vorouille
 Revanchet
 Le Chaffard
 La Dégole

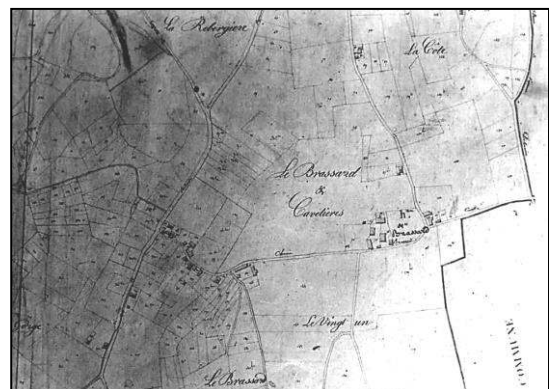
- Autres lieux-dits notés sur des registres de recensement ou conservés par la tradition orale et documents divers (actes de vente...) :

Recensement de 1872 : Gruleiat, Clusel (Cluzel)

Tradition orale : Le Piardet - Le Loyatet - La Stéria - La fontaine aux pigeons - La Buisinière - La Molette - Sur le Fort - Le Cumont...

Nous constatons la fluctuation de l'orthographe des noms au cours des siècles. Ainsi La Ferrete en 1787, La Frête en 1824 et La Frette en 2004.

Dans le cadastre actuel, nous retrouvons beaucoup de ces appellations. Certaines ont disparu, mais des Saint-Sorlinois pourraient encore les situer ou s'en remémorer d'autres. Souhaitons que ces lieux-dits soient conservés longtemps, témoins de la diversité de notre village.



Le partage des biens communaux et patrimoniaux sous la révolution à Saint-Sorlin

Petit rappel historique : on se souvient que sous l'ancien régime, les villageois (paysans) ne possédaient personnellement que peu de terre. La majeure partie de celles-ci appartenait à la communauté villageoise, surtout les landes, forêts, pâtures (alpages en montagne). Ces biens constituaient une source de revenus pour la communauté, et les plus pauvres avaient licence d'y mener paître leur maigre bétail.

Quant aux propriétés des nobles et du clergé, sous l'expression d'une salubre frayeur, ils avaient été cédés à la nation dans la fameuse nuit du 4 août 1789.

Des bourgeois, à l'affût et de riches propriétaires s'étaient empressés de les acheter ou de les prendre à bail. C'étaient les biens patrimoniaux, par opposition aux premiers, les biens communaux.

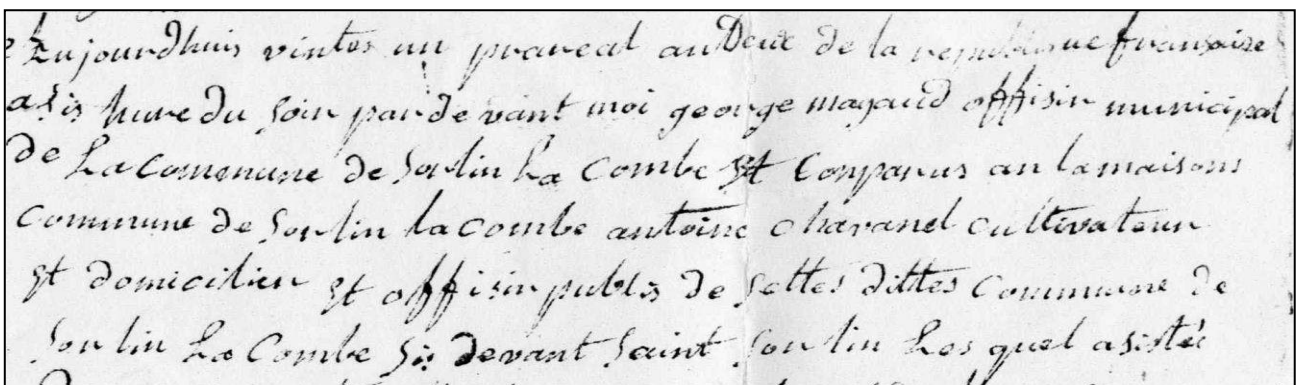
Il se trouve que la convention avait décrété le 5 juin 1793 l'autorisation du partage de ces biens entre les citoyens cultivateurs de chaque village. C'est donc pour appliquer ce décret que se tient à Saint-Sorlin le 26 ventôse an II (16 mars 1794) un conseil général (assemblée plénière) des cultivateurs dans le Temple de la Raison.

Ventôse, Temple de la raison : ainsi, jusque dans les villages les plus reculés avait-on adopté les termes et les réalités de la Révolution qui voulait créer un monde totalement nouveau. Il est vrai que s'y opposer était passible de mort.

Le 5 octobre 1793, sous l'impulsion du député Romme du Puy de Dôme, le début de l'ère nouvelle avait été fixé au 22 septembre 1792 (proclamation de la République lors de la première réunion de la Convention).

Le 7 octobre 1793 s'appelait désormais 16 vendémiaire de l'an II. A chaque mois, un nom nouveau et poétique créé par Fabre d'Eglantine. Rappelons-nous : floréal, messidor, brumaire... La semaine supprimée (7 jours) on vivrait désormais en décades (10 jours, pour une nouvelle application du système décimal) aux noms moins heureux : primedi, duodi, ...quintidi, ...decedi (jour du repos).

Chassés les saints du calendrier, bienvenue aux fruits, légumes, animaux et outils tels que chèvre, tomate, charrue (Saint-Sorlin, un temps dut s'appeler Sorlin la Combe !).



Aujourd'hui vintés au prairial an Deux de la république française
à dix heure du soir par devant moi george mayaud officier municipal
de La Commune de Sorlin La Combe Et comparus en la maison
Commune de Sorlin La Combe Antoine Chavanel cultivateur
Et domicilié et officier public de cette dite Commune de
Sorlin La Combe Et devant Saint Sorlin Les quel assiste

Extrait de l'acte de naissance de Henri Chavanel, fils d'Antoine Chavanel, né le 21 prairial an II

Plus de prêtres, sinon assermentés à la République, plus de Dieu, donc plus d'église muée en temple de la déesse Raison : Robespierre pensait utile de donner au peuple un exutoire à son sentiment religieux.

C'est pourquoi le conseil général des Saint-Sorlinois se réunit le 26 ventôse an II dans le temple de la Raison du village. Réunion dûment annoncée 8 jours plus tôt par affichage sur l'arbre de la liberté. Et certes, nul "individu" (habitant) ne manquerait pareil événement, révolutionnaire opportunité d'accroître sa propriété. Et l'on ne peut qu'admirer ce premier exercice de Démocratie directe à Saint-Sorlin, genre de Référendum local, mais public et combien attentif et sérieux ! un "leader" est unanimement reconnu par tous, sans doute pour sa probité, son jugement sûr, sa volonté ferme : c'est Antoine Chavanel. Il donne connaissance du texte de la convention et annonce le vote à la pluralité (majorité) simple par "voui" ou non ! Les plus matois refusent de se prononcer. Seuls trois participants se disent contre... sans doute ne trouvent-ils pas leur avantage à ce partage. Mais l'immense majorité se prononce évidemment pour le "voui". Le partage se fera donc... sous l'autorité d'un expert étranger à la commune ! (on comprend aisément pourquoi).

Voici donc le texte manuscrit établi par le greffier Perrier pour officialiser la réunion et les décisions prises démocratiquement...

Pour en faciliter la compréhension, et tout en gardant quelques termes anciens, nous présentons ce texte avec une orthographe, des tournures et une ponctuation actuelles... mais aussi, pour l'étonnement amusé des lecteurs modernes, nous avons adjoint une partie du texte original du secrétaire du séance.

Dans sa fraîche et naïve simplicité, ce document ne traduit-il pas la ferveur et l'application des nouveaux citoyens Saint-Sorlinois de l'an II ?

Jean Gonthier

A midi du 26 ventôse l'an deux (16 mars 1794) de la République indivisible et démocratique

Nous sommes réunis au Temple de la Raison (l'église), tout le public de la municipalité de St Sorlin, pour délibérer en assemblée sur le partage des Biens communaux et patrimoniaux, conformément au décret de La Convention nationale du 10 juin mille sept cent nonante-trois, l'an second de la République française. La convocation a été faite par les officiers municipaux de cette commune et affichée sur l'arbre de la Liberté huit jours à l'avance " fait au temple de la raison".

Tous les individus assemblés ont nommé un commissaire pour faire lecture du décret du dix juin sur le mode de partage des Biens communaux et patrimoniaux et ainsi donner connaissance de l'objet de la convocation. Et le Conseil général (communal) a nommé le citoyen Antoine Chavanel qui a fait lecture de la présente loi, à haute voix, en présence de tous les individus assemblés.

Après la lecture faite, on a procédé à la nomination d'un président et d'un secrétaire. On a recueilli les voix pour le président. Il résulte que le citoyen Antoine Chavanel a recueilli toutes les voix pour être président, sauf une au citoyen François Granval. Il en résulte donc que le citoyen Antoine Chavanel est nommé président.

Ensuite, on a procédé à la nomination d'un secrétaire. On a recueilli les voix, dont il résulte que le citoyen Joseph Couchet a été nommé secrétaire, parce qu'il a eu toutes les voix.

Et le citoyen Antoine Chavanel, président, et le citoyen Joseph Couchet, secrétaire, ont pris place au bureau et ont promis de s'acquitter fidèlement de leur fonction. Le citoyen Antoine Chavanel et le citoyen Joseph Couchet ont signé et accepté.

Le citoyen président, ayant pris place au bureau, a "porté" la voix à l'assemblée pour délibérer et savoir si l'on partagera tous les Biens communaux et patrimoniaux ou seulement en partie. Il résulte que nos Biens patrimoniaux sont affermés au citoyen Claude Mollet ; que le temps de son bail n'est pas expiré ; que, après la fin du bail, on procédera au partage des dits biens qui lui sont affermés ; mais que les marais communaux seront partagés, et que l'assemblée va décider ainsi. Le président a porté la voix à l'assemblée pour recueillir les voix et savoir si le partage se décidera ainsi. Nous avons recueilli les voix par oui ou par non. Il résulte que soixante-huit demandent le partage contre trois qui ne veulent pas, qui sont : Alexis Demoment, Claude Mollet et Pierre Reymond qui ont déclaré ne pas vouloir le partage. Et les autres individus n'ont voulu répondre ni oui, ni non après que le président eut porté la parole à l'assemblée.

Le président insistant par trois fois pour que ceux qui ne voulaient pas le partage répondent non, il n'y en a point d'autre qui ait répondu non que les trois désignés ci-dessus. Il résulte donc que le partage est décidé.

Le président a porté la parole à l'assemblée qu'il fallait procéder à la désignation des trois experts qui seront pris hors de la commune. Et un d'entre eux sera arpenteur et les deux autres "indicateurs", choisis dans l'assemblée pour effectuer le partage. Cette nomination se fera à haute voix et à la pluralité (majorité) relative des suffrages ayant recueilli les voix. Il résulte que le citoyen Charles Vernet du Moya, commune de Vignieu, est nommé expert ; et le citoyen Borel de Dolomieu pour effectuer les partages de nos communaux ; le citoyen Antoine Drivet de la commune de Thuellin pour mansurer les portions de chacun, conformément au décret du dix juin mille sept cent nonante-trois, contenant les modes de partage des Biens communaux. Le président a porté la parole à l'assemblée qu'il fallait nommer deux indicateurs choisis dans l'assemblée. Ayant procédé pour les choisir, et recueilli les voix, il résulte que le citoyen Gabriel Rojon et le citoyen Alexis Magaud, tous deux de cette commune procéderont au partage avec les experts ci-dessus nommés.

N'ayant point fixé de prix de journée aux susdit experts parce que ni experts ni arpenteur n'étaient là, nous avons renvoyé à un autre jour que le conseil général les convoquera pour convenir entre eux du prix qu'ils demanderont ou qui leur sera accordé par jour.

Fait au temple de la Raison jour, mois et an que dessus et avons signé

La commune d'hier à aujourd'hui : ses maires, sa population et quelques autres renseignements

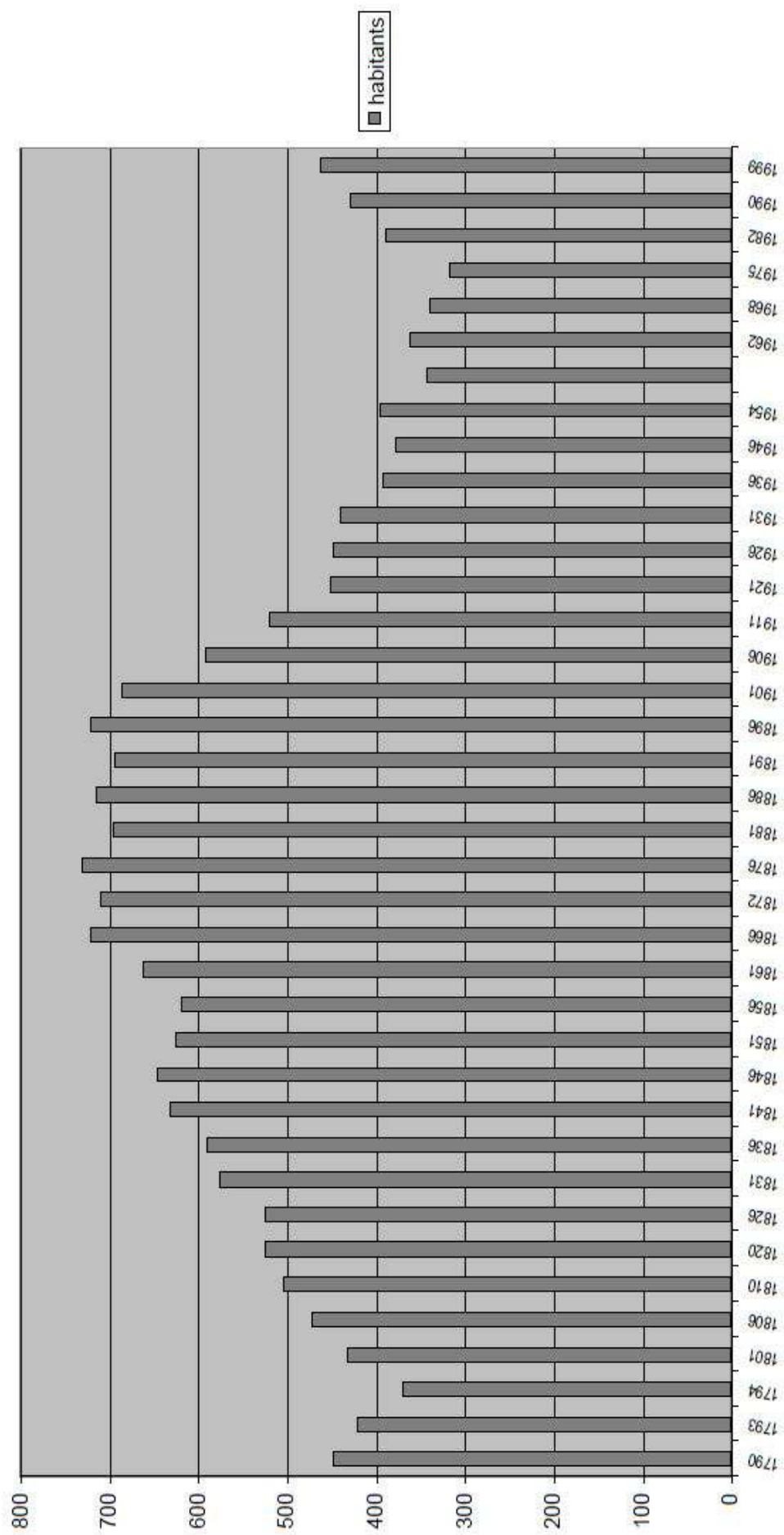
Maires de Saint-Sorlin-de-Morestel

1793 - 1797	M. CHAVANEL Antoine
1798 - 1805	M. MAGAUD Alexis
1806 - 1831	<i>M. MAGAUD Georges</i>
1831 - 1831	<i>M. TEILLON Joseph</i>
1831 - 1834	<i>M. MAGAUD Antoine</i>
1834 - 1835	<i>M. PLATROZ Jean</i>
1835 - 1843	<i>M. ORCEL Jean</i>
1844 - 1846	<i>M. BEJUI Jean</i>
1846 - 1855	<i>M. BERNACHOT François</i>
1855 - 1862	<i>M. BENOIT Joseph</i>
1863 - 1871	<i>M. ORCEL Jean</i>
1871 - 1874	M. BERNACHOT François
1875 - 1880	M. MAGAUD Joseph
1881 - 1890	<i>M. CHAVANEL Henri</i>
1890 - 1899	<i>M. GUINET Joseph</i>
1900 - 1912	<i>M. BLANCHIN Joseph</i>
1912 - 1926	<i>M. ORCEL Jean</i>
1926 - 1959	<i>M. GENIN Louis Claudius</i>
1959 - 1971	<i>M. LAURENT Joseph Auguste</i>
1971 - 1983	M. MEYER Georges
1983 - _____	M. VINCENT Lucien

Superficie 538		SAINT-SORLIN-DE-MORESTEL (Saint-Sorlin de Saint-Chef)				N° de code 38 2 19 458					
Intendance	Grenoble	Arrondissement (1975)		La Tour du Pin							
Election	Vienne	Canton (1975)		Morestel							
Province	Dauphiné	District (1790)		La Tour du Pin							
Subdélégation	Le Pont-de-Beauvoisin	Canton (1790)		Morestel							
Mandement	Morestel	Canton (1801)		Morestel							
Communauté	Morestel	Evêché		Grenoble							
Parlement	Grenoble	Démographie contemporaine (habitants)									
Bailliage	Vienne										
Justice	Morestel										
Gouvernement	Dauphiné			1975	316	1968	338				
Diocèse	Vienne	1962	361		343	1954	395				
Archiprêtre	1) La Tour du Pin	1946	377	1936	391	1931	439				
Paroisse	2) Bourgoin	1926	448	1921	451	1911	519				
Vocable	Vasselin	1906	591	1901	685	1896	720				
Présentateur	Saint-Sorlin										
Démographie ancienne (Communiants, Feux ou Habitants)		1891	693	1886	715	1881	695				
		1876	730	1872	710	1866	721				
1784	H	1784	C	1776	H	1861	662	1856	618	1851	625
1776	C	1763	H	1760	H	1846	646	1841	631	1836	590
1760	C	1755	H	1755	F	1831	576	1826	524	1820	524
1754	H	1748	H	1748	F	1810	503	1806	471	1801	432
1730	H	1709	F	1700	F	an II	370	an I	420	1790	448
1698	H	1665	C			Conservation des registres paroissiaux					
Notes (1) Commune issue en 1790 du démembrement de la communauté de Morestel						A.C. : 1736-1792					
						A.D. : 1740-1792					

Document provenant des archives départementales

évolution de la population de Saint-Sorlin-de-Morestel



Bénédition de la nouvelle église de Saint-Sorlin de Morestel

le 20 novembre 1880



Nous, Armand-Joseph Fava, Evêque de Grenoble, faisons savoir que, le samedi 20 novembre 1880, nous avons béni solennellement la nouvelle église de Saint-Sorlin-de-Morestel.

Arrivé dans la paroisse, le 19 au soir, nous avons été reçu par toute la population accourue à notre rencontre sur la route de la Tour du Pin, et complimenté par M. le maire, entouré de son conseil municipal, du conseil de fabrique* et de tous les notables de la paroisse. La principale voie du village était ornée de guirlandes, et, à la nuit, toutes les maisons étaient illuminées. La population témoignait ainsi sa joie de recevoir notre visite, et son bonheur d'avoir enfin une église neuve, grâce à la générosité de M. Lachanaz, son curé. M. Lachanaz en a été en effet le fondateur, l'architecte et l'entrepreneur. Là où se trouvait une pauvre et chétive bâtisse en pisé, s'élève maintenant un beau et gracieux temple en pierre, du style roman.

Le samedi 20 novembre, à dix heures, le clergé et les congrégations sont venues processionnellement nous prendre au presbytère pour nous conduire à l'église. Dans le chœur, M. le curé nous a adressé la parole, pour se féliciter de ce que la divine Providence lui avait permis, en peu de temps, et grâce au concours empressé de tous ses paroissiens, de bâtir cette nouvelle église.

Pour témoigner à M. le Curé notre satisfaction des œuvres de charité et de zèle dont il a orné les quarante ans de sa vie sacerdotale, dans les trois paroisses qui ont eu le bonheur de l'avoir pour pasteur, nous l'avons nommé publiquement, séance tenante, chanoine honoraire de notre Eglise Cathédrale. Les applaudissements du clergé et du peuple ont répondu à cette nomination.

Nous avons ensuite béni l'église et transféré solennellement dans le lieu saint le Très-Saint-Sacrement, qui reposait auparavant dans le sous-sol de la maison commune. Puis, nous avons célébré la sainte Messe, pendant laquelle nous avons fait aux fidèles une instruction appropriée aux circonstances, leur rappelant que l'église

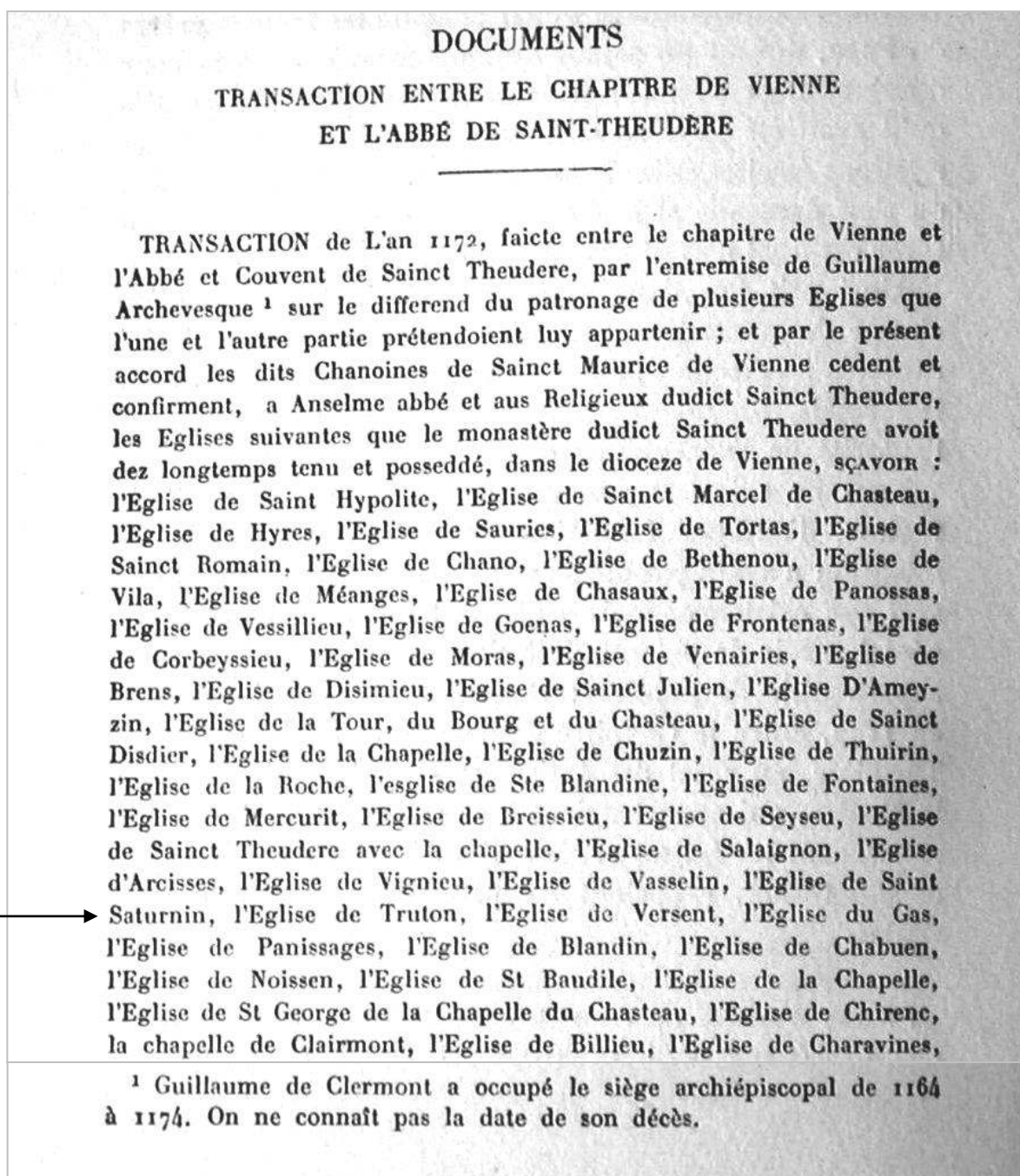
* Fabrique : ensemble des biens et revenus appartenant à une église paroissiale destinés aux frais du culte et à l'entretien de l'église. La gestion en est faite par un conseil.

* Plain-chant : chant d'église médiéval à une voix, de rythme libre, récité, mélodique ou orné

* Boîtes : boîtes contenant de la poudre et que l'on faisait exploser pour marquer des moments festifs

En remontant les siècles

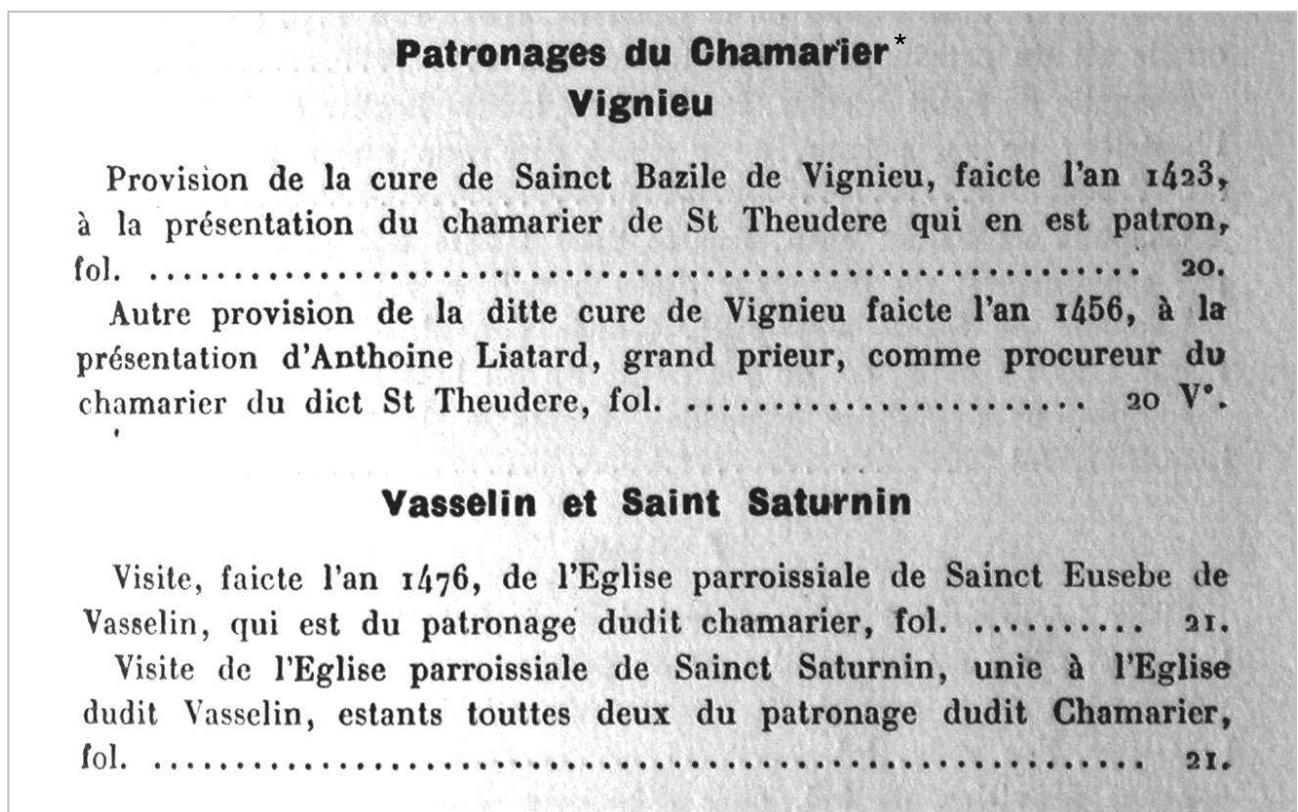
L'église de Saint Saturnin est mentionnée pour la première fois en 1172 parmi les possessions de l'abbaye de Saint-Chef. Ainsi nous le montre ce document intitulé "Transaction entre le chapitre de Vienne et l'abbé de Saint Theudère" provenant des archives départementales, dans un ouvrage réalisé par G. Vellein en 1930.



Dans l'ouvrage de Pilot de Thorey, " L'abbaye de Saint-Chef et ses dépendances " la paroisse de Sancto Saturnino est citée en 1257 dans le Pouillé de Vienne*, puis "Capellanus de Sancto Saturnino de Nanti" en 1258, paroisse de "Sancto Saturnino de Nanto" en 1409, paroisse "Saint Sornin de Nantue en 1417, "Ecclesia Sancti Saturnini" au XVème siècle. (informations données par M. Verdel).

On retrouve cette dernière appellation dans un document : "état et révision des feux" de 1332 qui indique 19 feux* à Sti Saturnini. (Pour le profane, les noms de famille sont indéchiffrables). On parle encore de la paroisse Sti Saturnini de l'archiprêtré de La Tour dans un pouillé de 1375.

En 1476, nous avons la trace d'une visite à "Saint Saturnin" dans l'ouvrage de G Vellein :



Il est fait mention d'une chapelle dédiée à Saint Sébastien à Saint-Sorlin. (M. Verdel). On parle aussi d'un "sanctuaire chrétien médiéval" (coordonnées Lambert X 844,760 et Y 2075,450)

Sur une carte ancienne (1768) de 20 diocèses autour de Lyon, nous voyons bien Saint-Sorlin dans la partie sud , dépendant de Vienne. Cette carte comporte le nom de tous les évêques de Lyon depuis Saint Pothin (177) jusqu'à Messire Antoine de Malvin de Montazet, Archevêque de Lyon, Primat de France (1759). Sur les côtés de la carte sont portés les noms des "collateurs d'impôts". (il y en a 24 pour la paroisse de "Moretel".)



* Pouillé : registre paroissial

* Feu : ensemble de personnes regroupées autour du même foyer, qui constituait, en France avant 1789, l'unité de base pour la répartition de l'impôt.

*Chamarier : "régisseur"

En effectuant ces quelques recherches, nous avons mesuré la complexité du statut des paroisses au cours des siècles.

Nous espérons que ce travail suscitera des vocations et sera approfondi par des études ultérieures.

Maisons et bâtiments disparus ou inhabités depuis longtemps

Pourquoi s'intéresser aux maisons disparues ? Pour ma part, non native du village, c'est sûrement une façon de l'appivoiser davantage. Et puis, des noms de maisons inhabitées dans mon quartier m'ont toujours fascinée, telle "La Véronique" bien sûr ! J'en ai vu disparaître une quasiment sous mes yeux, la maison de Félix Perrier, maltraitée par des gamins désœuvrés. Quant à la maison Rigollet, elle nous intriguait lors de nos promenades au Supey, et même nous inquiétait, le crépuscule venu : Et si quelqu'un s'y cachait ? Il n'en a pas fallu davantage pour me décider à "enquêter" afin de réaliser ce chapitre de notre nouvel ouvrage. Toutes les personnes rencontrées dans ce but m'ont réservé un excellent accueil et je les en remercie.

Maryse Budin

- Quartier de la Côte

1 - Maison Rigollet dite du Vingt-un

Elle appartenait à Mademoiselle Nancie Vernet, léguée par sa mère madame Zoé Triboullier, veuve François Vernet.

Le frère de Nancie, Paul, tailleur d'habits à Grenoble, avait renoncé à la succession.

Nancie Vernet était ouvrière en soie, domiciliée à Saint-Sorlin, puis à Vizille, chez monsieur Tresca.

Le domicile était composé d'une maison avec un puits, une parcelle de terre et treillage.

Mademoiselle Vernet l'a vendue le 13/07/1896 à Monsieur Rigollet Antoine, fils d'Antoine Rigollet, propriétaire domicilié et demeurant à Curtin.

Fermée à clef par le grand-père Rigollet, elle a subi de nombreuses dégradations, aux fenêtres en premier lieu. Elle servait à mettre les chevaux à l'abri pendant qu'ils travaillaient la vigne.

Restée ouverte par la suite, les dégradations ont continué, et vu son isolement c'était un lieu de rencontres douteuses. Michel Rigollet l'a fait démolir par l'entreprise Perrin dans les années 1990.

Témoignage d'Antoine Rigollet



Florence et Cécile Budin en 1982, près de la maison Rigollet



2 - La maisonnette

Il en reste un tas de ruines à 100 mètres environ au Nord-Ouest de la maison Argaud. Cette maison appartenait à Félix Perrier, oncle de Jo Perrier qui s'en servait comme d'un petit entrepôt. Il en parlait tout le temps, l'aimait beaucoup. (photo prise en mars 2003)

3 - Maison du barbier

Il s'agit de la maison Guétat, appelée ainsi car son propriétaire devait probablement raser les messieurs. Elle était située devant la propriété Mollet, au Sud. La photo date d'environ 1945, la maison a été détruite après 1952.



Photo prise depuis la cour Mollet

4 - Maisons dites de "la Véronique"

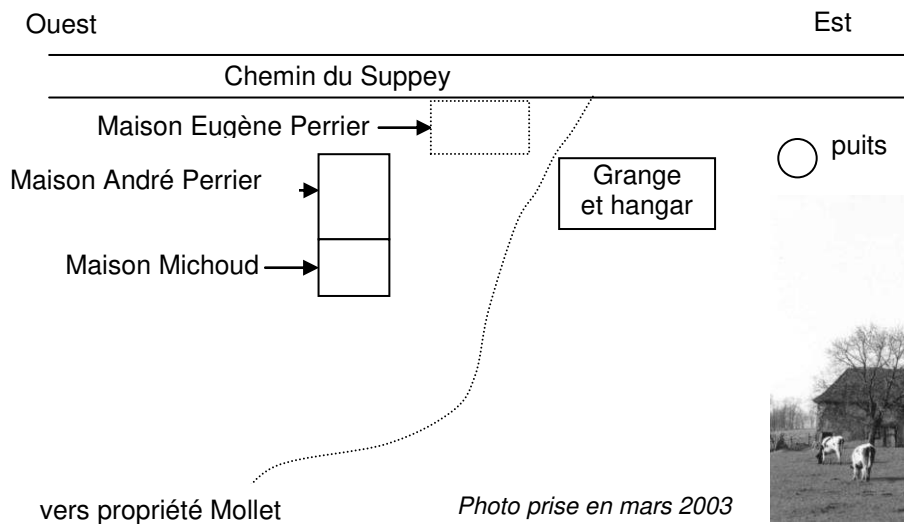


Photo prise en mars 2003

La maison d'Eugène Perrier, couverte de chaume, a brûlé pendant la nuit ; Joséphine, maman de Claudette Krut, André Budin et Hélène Rochet était petite, et racontait qu'on l'avait emmenée vers le puits.

Après cet incendie, la maison a été démolie et le lieu recouvert de terre.

Véronique, née Laboisse-Perret, avait épousé André Perrier, frère d'Eugène. Après avoir habité Lyon, ils se sont installés à Saint-Sorlin. Restée veuve, Véronique a élevé des nourrissons.

Dans la partie plus au Sud, habitait Monsieur Michoud qui travaillait occasionnellement à la ferme Mollet. On l'appelait "Le Bleu", car il était toujours habillé en bleu (tenues qui devaient provenir de son ancien travail en l'occurrence la construction de la ligne de chemin de fer de l'Est).

Ces maisons sont inhabitées depuis 1935 environ. Elles appartiennent à la famille André Budin.

5 - Usine Lorand Laurent

Construite progressivement après 1924, cette usine de textile qui fabriquait de très beaux articles, n'a pu s'automatiser après la dernière guerre. Elle a fermé dans les années 1960. Les bâtiments ont été démolis vers 1985.

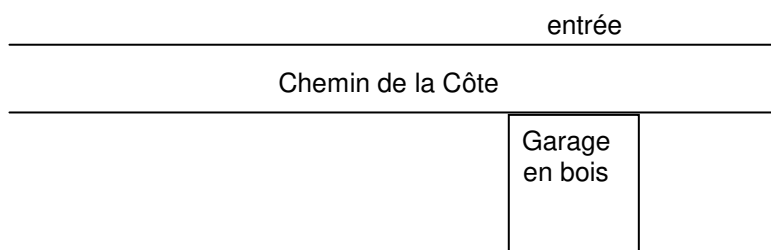


En 2004, voici ce qu'il reste des deux niveaux de l'usine

6 - Le garage en bois

X transformateur

Emplacement usine Lorand Laurent X



Madeline avec Rosette dans ses bras devant le garage

En face de l'entrée de l'usine Lorand-Laurent se trouvait un garage en bois. Monsieur Lucien Lorand y garait sa "verte" (voiture verte) et y stockait des marchandises. Le garage actuel, au fond de l'entrée a été construit par la suite. Le garage en bois a été démolé lors du remembrement.

7 - Ferme Perrier

La famille Perrier Eugène est venue s'installer ici quand la maison du Supey a brûlé dans les années 1910.

Les écuries étaient situées approximativement à l'emplacement de la maison de la famille Vérolet.

Pour agrandir leur usine, la famille Bouix a eu besoin de terrain. Ils ont acheté et rasé la ferme Perrier, ceux-ci sont allés s'installer à la ferme actuelle de Janine Budin (auparavant café Moiroud).

Pendant longtemps, il restait un mur couvert de lierre avant le portail de la propriété Rampin (aujourd'hui Cannell Bingel).

Jo Perrier et Daniel Buttin se souviennent d'une grange à l'intérieur de cette propriété, grange démolie par Monsieur Tournier ? A ce propos Jo Perrier se souvient d'une anecdote contée par son père. Cette grange appartenait à Monsieur Bigallet auquel il avait rendu service. Pour le remercier le propriétaire l'avait invité et "ils avaient mangé un poulet à deux".

Les témoignages relatifs à ces lieux très proches ne nous permettent pas de savoir si Monsieur Bigallet avait habité la maison Perrier ou une autre.

- Route de Vézeronce

8 - La maison Allagnat

Cette maison d'environ 200 ans, n'a jamais été aménagée ni habitée. Le domaine était clôturé de murs, planté de vignes, muni d'une cave avec des supports de tonneaux. Sur le terrain, se trouvait aussi un puits perdu. Elle a été vendue plusieurs fois à des restaurateurs. Elle appartient aujourd'hui à Jean Allagnat.



- Quartier des Voûtes

9 - La maison Hullard

La maison Hullard et sa grange étaient disposées de la même manière que les habitations de Monsieur et Madame Genevey Marcel et Madame Odette Gonnellaz, un peu plus loin en direction de Vasselin.

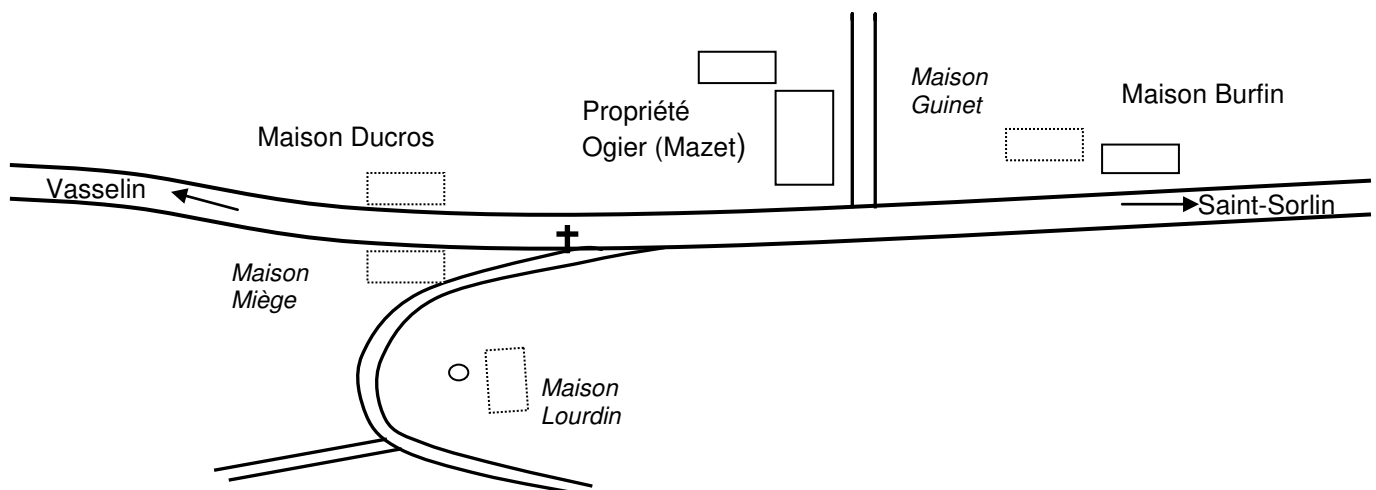
Monsieur Camille Perrin, bien connu à Morestel dans les années 1960, 70... pour son magasin de confection "l'Innovation" était né ici. C'était le frère de Madame Hullard. Cette maison a été démolie dans les années 1990.

10 - La maison Guiard

En face de la maison Hullard, à côté de la maison des parents Genevey, se tenait le "mas des Voûtes", dit aussi "maison Guiard".

En 1936, le tribunal de Bourgoin ordonne la liquidation et le partage des biens dépendant de la succession de Monsieur Jean Louis Donnet, époux de Joséphine Pequet. Lors de la vente à François Genevey le 21/02/1946, par Mademoiselle Jeanne Belantan, héritière, il est question d'un "tas de pierres comprenant grange démolie, cour attenante et parcelle de terre treillagée."

- Quartier de Vourouilles



11 - Maison Miège

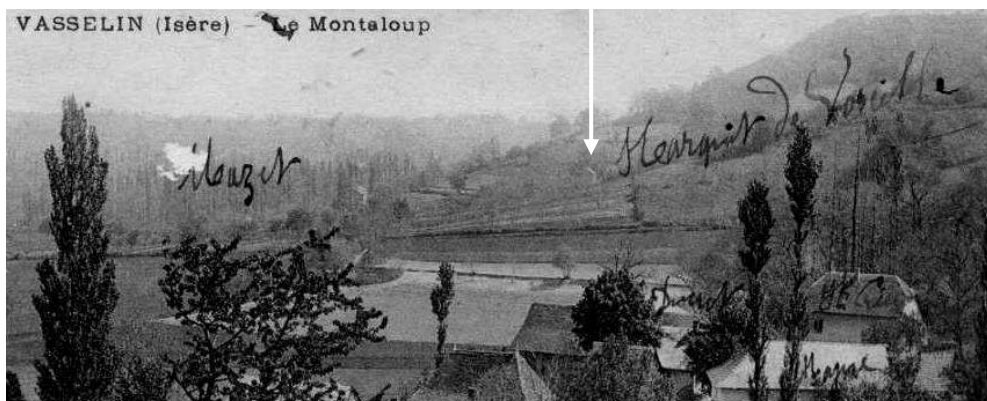
Sur la route D19a, après la croix de Vourouilles, à gauche en direction de Vasselín, il y avait une maison dont il restait une cave (plusieurs s'en souviennent). C'était la maison Miège. Monsieur Miège avait travaillé chez un semencier et venait bêcher le jardin de Monsieur Gilet l'instituteur. Sur le chemin de Vourouilles, à gauche sur le talus, Monsieur Miège avait également construit une cabane en bois dont Jo Genin se souvient. Auparavant cette maison aurait appartenu à un Monsieur Guétat.

12 - Maison Ducros (Ducreux)

En face de la maison Miège, sur la route de Vasselín, mais à droite, des ruines étaient visibles. (témoignages de Solange Gadoud et Jo Genin ; ce dernier pense qu'il s'agissait d'une maison appartenant à une famille Ducros ou Ducreux.)

13 - Maison Lourdin

Si l'on reprend le chemin de Vourouilles en direction de Penon, à gauche, se trouve un pré appartenant à Maurice Cottaz, propriété Gadoud autrefois. Dans ce pré, plusieurs dont Jo Genin et Solange Gadoud y ont vu une maison en pierre, dont le dernier propriétaire aurait été la famille Lourdin, forain. A côté de cette maison se trouvaient un puits et des ruines. Etait-ce la maison du "marquis de Vourouilles" ? (cf carte postale)



Aujourd'hui (2003), en débroussaillant un talus, des fondations y ont été vues.

14 - Maison Guinet

Cette maison, de dimensions modestes, avec une écurie, se trouvait à dix mètres de la route environ, face au Sud. Elle était située entre la maison Mazet, actuellement Ogier, et la maison Burfin, mais plus près de la maison Burfin.

Les ancêtres d'André Guinet (La Rebergère) sont nés là-bas (côté paternel). Jo Genin se souvient de Joseph Guinet l'habitant. Les derniers résidents ont été Monsieur Maria, Madame Lestra et son fils. Elle a été démolie après 1940.

- Route de Vasselin

15 - Maison Jules Platroz

Entre la maison de Patricia Teillon, Gérard Courand et le "couvent" (famille Durrenbach), se trouvait au niveau de l'ancien silo la maison de Jules Platroz épicier à Lyon. Jo Genin a connu des ruines et une cave. Tout a été détruit en 1965.

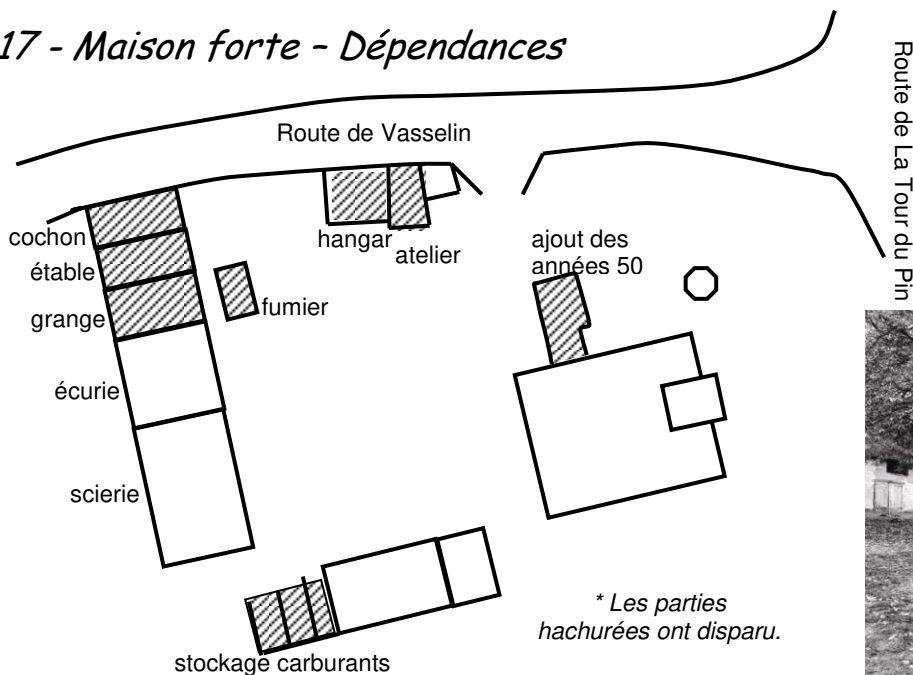
16 - Propriété Georgette Chavanel

En faisant des travaux d'aménagement dans la cour, des roues de moulin à huile ont été trouvées.

La grange actuelle porte la date de 1908, mais auparavant il y avait une autre grange, côté Nord, qui a été démolie.

- Quartier de la mairie

17 - Maison forte - Dépendances



Les dépendances :
en haut, vue depuis le portail d'entrée
en bas, vue de l'arrière (ouest)

Cette très vieille demeure est liée à l'histoire du village. Au cours des siècles, elle a abrité des familles seigneuriales. Plus près de nous, elle fut propriété Bernachot jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, passa ensuite aux mains de la famille Claude Budin qui la vendra en 1977 à la famille Charlin.

Ayant été, durant la première moitié du XX^{ème} siècle, une ferme, avec une activité scierie en complément, elle comportait de nombreux bâtiments annexes. Ceux-ci ont été démolis dans les années 1978/1980.

18 - Maison Bordel

Au début du XX^{ème} siècle, était installée ici la famille Bordel : madame Bordel était mercière, monsieur Bordel était tonnelier.

Les héritiers, partis au Maroc (famille Joseph Morel époux Marguerite Bordel) y sont revenus en vacances après la guerre de 39/45.

En 1956, suite à un tremblement de terre survenu auparavant, la famille Morel découvre que sa maison est inhabitable. Elle sera vendue à la famille Donnet qui la démolira par la suite pour faire une cour. Un petit bâtiment est resté, il a servi de poulailler.

19 - Maison Béjui

Amélie et François Béjui habitaient cette maison, la famille Fouillet y avait une écurie. Adrien Donnet se souvient qu'au moment de la batteuse chez Fouillet (Curtelin aujourd'hui) l'engin était au milieu de la chaussée pour qu'on puisse ranger les bottes de paille en face, dans l'écurie.



Maison Bordel

- Quartier d'en bas

20 - Café Vacher

Situé après la maison Rojon, il a brûlé, le jour de l'armistice de 1918, dit-on. Le propriétaire était allé ensuite habiter à Dolomieu dans la famille de sa femme. Ils ont ouvert un café en face de la poste.



Maison Buttin

21 - Maison Gabriel Buttin

Entre le café Rojon et le café Vacher, il y avait une petite maison dont le propriétaire était Gabriel Buttin. Francis Rojon, grand-père de Jean-Claude l'a achetée pour s'en servir de grange. Elle a été démolie en 1953, la grange actuelle a été faite en 1952.

22 - Maison Cochet

Le grand-père de Joseph Rojon a épousé une fille Cochet. Un fils Joseph, est né en 1874, la maman est morte la même année. Le papa s'est remarié en 1881 avec Louise Chevrolat, sœur du grand-père de Jean Allagnat. Ils habitaient entre la maison Elluecque et celle de Madame Héraud. Un autre fils, Francis est né du second mariage. Il a acheté la maison à son demi-frère puis l'a démolie dans les années 1930.



23 - Maison Orcel - Dépendances

Un hangar s'est écroulé en 1953. La municipalité, pour des raisons de sécurité a fait démolir la grange et l'écurie en décembre 1992.



Démolition des dépendances de la maison Orcel

- Quartier de Brassard

24 - La maison du concierge

Située le long de la route qui va de Brassard à Curtin, au-dessus de la maison Bouix (aujourd'hui Mauran), se trouvait la maison du concierge. C'était une maison ancienne avec garage attenant où Monsieur Bouix garait ses voitures. Au-dessus du garage, du matériel était stocké, puis le lieu a servi de pièce supplémentaire à la famille Laurent qui habitait cette maison.

Le coiffeur Théophilos, propriétaire avant la famille Mauran, a fait démolir cette maison vers 1978.

25 - Usine Bouix

Construite pour fabriquer du tissu d'ameublement, avant la guerre de 1914, agrandie en 1924, cette usine a fonctionné avec des hauts et des bas jusqu'en 1971. (en 1925, il y avait près de 100 personnes qui y travaillaient).

Les deux frères Bouix, Etienne et Roger, habitant Paris et n'ayant pas d'enfants intéressés par la succession, ont décidé d'arrêter, car il aurait fallu moderniser, changer le matériel, produire plus, etc...

Le mobilier a été vendu aux enchères le 3 octobre 1981, l'usine, elle, a été démolie en 1982.



26 - Maison Buttin

A l'emplacement des étables de Daniel Buttin (côté Nord), existait une maison. Elle avait été achetée par l'arrière-grand-père de Daniel, Pierre, né en 1816.

Il l'a revendue et a transformé la partie "bâtiments agricoles" en habitation (c'est toujours la maison de Daniel).

Puis cette maison est passée de mains en mains, héritée par des Bertrand, revendue à un Gauthier de La Frette, revendue à Rosset en 1887, achetée aux enchères par Jean Chavanel en 1891. Le grand-père de Jo Perrier l'a louée avant d'aller dans sa maison de la Rebergère construite en 1924.

Finalement le grand-père de Daniel, Thomas, l'a rachetée en 1930. Sur l'acte on parle de la grange, mais pas de la maison, celle-ci étant probablement en ruines. A sa place le papa de Daniel a fait construire les bâtiments actuels en 1950. Daniel se souvient des anciennes pierres visibles dans les fondations.



27 - Il y avait une maison à l'angle de la grange de Georges Patricot. Jo Perrier a vu les pans de mur. Pascal Allagnat travaille ce terrain et en sort des pierres en labourant.

On la voit sur une carte postale ancienne écrite en 1914.

28 - Maison Thévenet

Mariette Chevrolat, sœur du grand-père de Jean Allagnat, l'habitait. Elle était construite moitié sur Dolomieu (la chambre), moitié sur Saint-Sorlin (la cuisine) dit-on. Elle s'est écroulée peu à peu et a fini par disparaître complètement dans les années 1990/2000.



29 - Maison Royer

A l'angle, sur le bord du chemin, devant l'atelier de Vincent Patricot, il y avait la maison Royer (grands-parents de Simone Marguiron). Monsieur Royer travaillait à l'usine Bouix. Vincent Patricot a acheté cette maison et l'a démolie pour construire son atelier dans les années 1960.

30 - Maison Collomb

Elle était située un peu plus haut que l'atelier de Vincent Patricot. Elle était couverte en paille, habitée par François Collomb et a disparu dans les années 1945. Il reste près du ruisseau de Valencey un petit bâtiment couvert en ardoise appelé "le poulailler" (propriété de Roger Reynier de Dolomieu) ainsi que des traces de puits.



Ruisseau au premier plan

Bien que plusieurs de ces maisons aient été situées administrativement sur Dolomieu, leurs habitants participaient à la vie de Saint-Sorlin.

- Quartier du Mont

31 - Maison Louis Collomb

Louis et Annette Collomb étaient les grands-parents de Gilberte Buttin. Ils habitaient une maison située avant la propriété Prost (anciennement Chavanel), à gauche en partant de la carrière.

Couverte en chaume, elle menaçait ruine, et Monsieur et Madame Thévenet l'ont démolie dans les années 1940.

Le grand-père Louis Collomb travaillait à la ferme Chavanel et à la carrière.

32 - Grange Verger

En face de la maison Leriche (anciennement Navoret-Verger), il y avait une grange qui appartenait à Joanny et Amélie Verger. Elle a été démolie après leur décès : les chutes de neige mémorables du 8 décembre 1990 avaient endommagé le toit.

- Route de la Tour du Pin - La Frette

33 - Le café des contrebandiers

Jo Chavanel dit qu'il était situé vers le terrain des montgolfières, un peu plus haut, en montant, pas loin du bois. Elle se souvient d'y avoir vu un puits et des traces de mur. Son père lui a toujours dit que c'était là le café des contrebandiers, avant que la Savoie ne soit réunie à la France, avant 1860. Albert Carbon parle lui aussi du café des contrebandiers qui domine Revousset.

34 - Maison Jean Buttin

Dans le hameau de la Frette, en alignement avec la maison Guillard (anciennement Marcel et Anna Reymond) se trouvait sur le bord de la route la maison de Jean Buttin. Inhabitée depuis longtemps, elle a été démolie dans les années 1980. Sur ce terrain a été construite la maison de René Bayet.

35 - Maison Reymond dite "maison du Bon Dieu"



Elle se trouvait vers la grange et le puits situés près de la maison d'Alexandra et Philippe Durhône.

A la fin du XIX^{ème} ? elle était habitée par un horloger, Monsieur Reymond (ou Raymond) : Comme les horlogers de l'époque, il faisait sans doute venir les horloges du Jura, mais il les réparait en cas de besoin. Joanny Bron de Dolomieu s'en souvient. Gaby Batier à qui appartient la grange, se souvient de la cave. Francisque Guinet a vu les fondations de la maison. Le puits et la grange sont toujours visibles en 2004.



36 - Four de "la Jeanne"

Il était situé entre le CD 16 et la voie communale dans un triangle planté d'arbres actuellement. Ce four privé appartenait à Jeanne Guinet, Francisque Guinet l'a vu. Peu à peu, il s'est écroulé.

37 - Maison Moiroud dit Montauban

Avant, cette maison appartenait à la famille Genin. Marcelle Ligeon y est née. Lucien Moiroud, le propriétaire avait creusé lui-même un puits qui lui servait de cave. Pour aller chercher de l'eau, il utilisait des escaliers sous la route.

Par la suite, une partie de la maison s'est écroulée. Monsieur Moiroud a été attaqué par des malfaiteurs et hospitalisé puis il est décédé en 1974.

Sa maison a été achetée puis démolie peu après. Des arbres fruitiers sont plantés sur son emplacement.



38 - Maison Reynier ?

Dans le secteur des ruches, près du chemin du Dechapou, Jo Genin a connu un bâtiment avec une cave. Maurice Cottaz a vu des ruines. Denis Reynaud pense qu'il s'agit de la maison où est née son arrière-grand-mère Guinet (épouse Reynier). Léon et Josette Allagnat ainsi que Francisque Guinet ont toujours entendu parler du "chemin du père Bureau" menant à cette maison. Pour eux, c'était la maison Bureau.

39 - Maison Favre / Cottaz / Gonnet

Dans la cour de la maison Grand (anciennement demoiselles Chapotat) se trouvait la maison des familles Favre, Cottaz puis Gonnet. Elle a été achetée par Joseph Mollard, charpentier à Vézeronce qui l'a démolie par la suite. Des granges près du chemin du Déchapou existaient également. Elles ont été "écroulées" par Théophile Moiroud. La partie habitée aujourd'hui est une dépendance de l'ancienne maison.

40 - La Dumardière

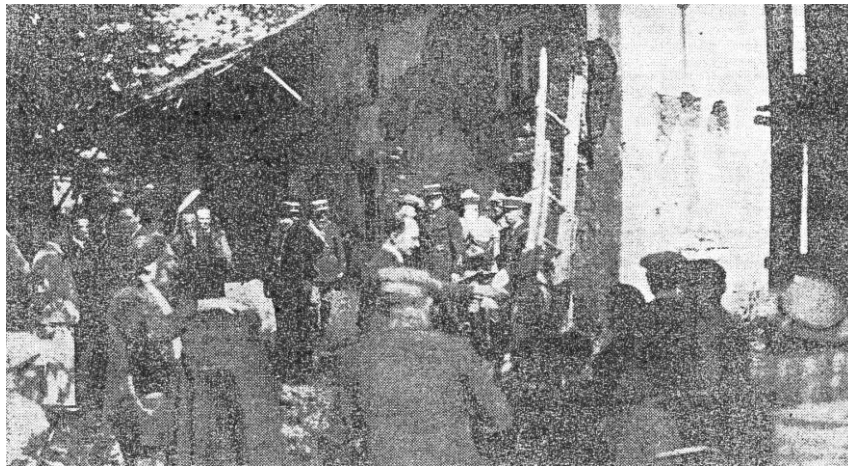
En partant de la maison Curtet (autrefois Baptiste Allagnat) on file en direction de Vorouilles et on bifurque à gauche dans le bois. En face d'un gros châtaignier on découvre les restes d'une cave et d'un puits de l'ancienne maison Dumas. Le père de Léon Allagnat se souvenait très bien de la ferme Dumas.



Les restes de la cave et du puits de la "Dumardière"

41 - Maison Cottaz dit "Cabot"

La maison où a eu lieu le crime en 1937, s'est rapidement dégradée. Elle est devenue une masure qui a brûlé vers 1940. Jo Genin a acheté les terrains où se trouvaient les fondations de la maison. Un puits, bouché actuellement se devine encore vers les noyers.

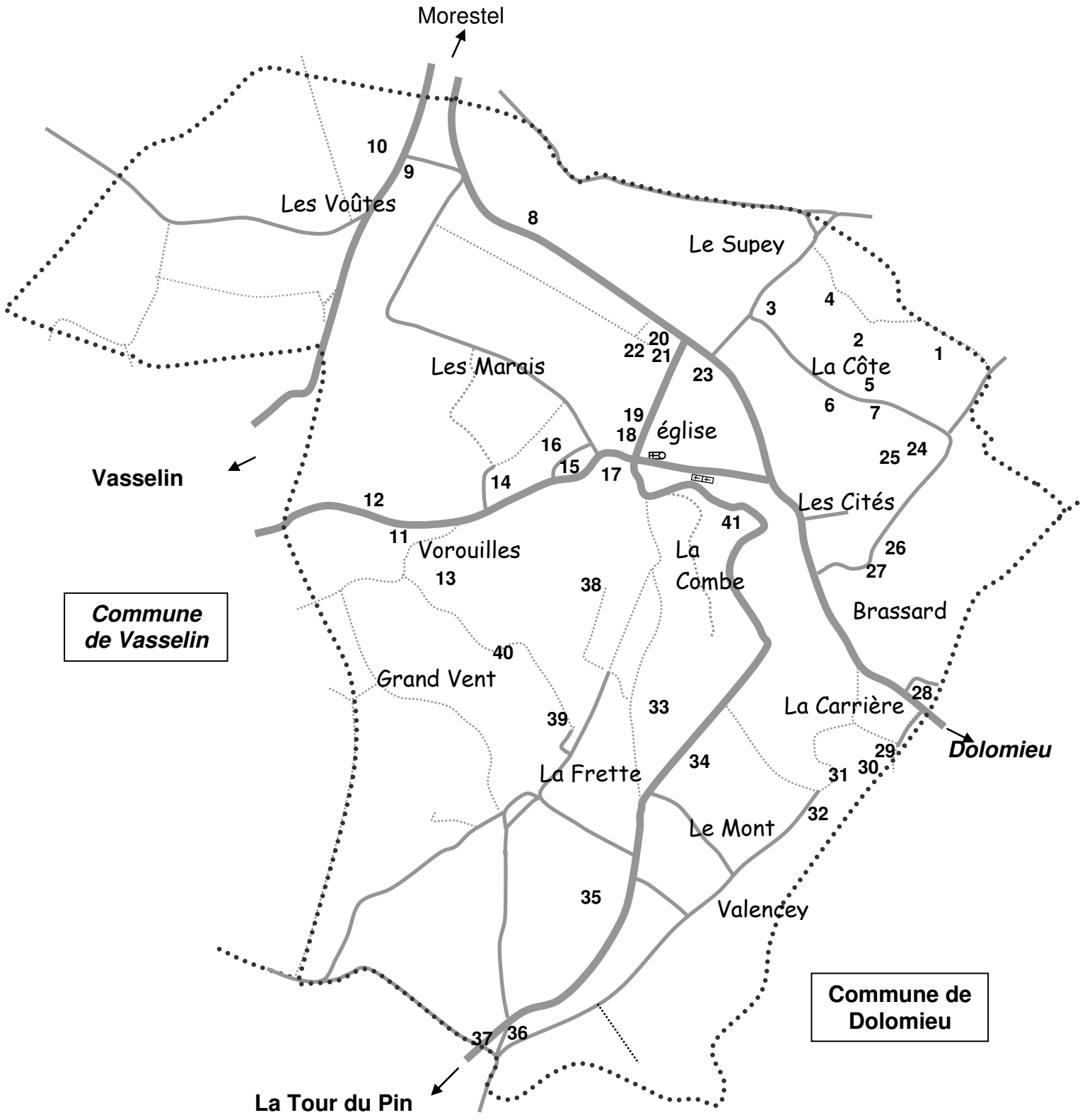


Maison Cottaz lors de la reconstitution du crime

Comme toutes les énumérations, celle-ci n'est pas exhaustive. Il y a forcément des oublis, peut-être même quelques erreurs.

D'autre part de nombreuses granges qui n'avaient plus leur utilité ont été démolies, sans qu'elles soient citées. Assurément c'est un travail d'amateur, mais il apporte sa contribution à une meilleure connaissance de "Saint-Sorlin autrefois".

**Commune de
Vézéronce-Curtin**



**Commune
de Vasselin**

**Commune de
Dolomieu**

Le moulin de Valancey

Remis à l'honneur lors d'un comice agricole par Gilbert Batier et un groupe de Saint-Sorlinois, le moulin de Valancey est bien présent dans la mémoire locale, mais quant à savoir de quelle époque il date, cela est une autre histoire ...

Sur une revue concernant la Haute Bourbre, un graphique nous indique que c'est entre 1800 et 1850 qu'il y a eu un maximum de moulins " en liaison avec l'explosion démographique postérieure au Premier Empire." Nous ne voyons pas mention de notre moulin sur la carte de Cassini de la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, par contre, il semble apparaître sur le cadastre de 1824.



Jo Chavanel a interrogé à ce sujet son cousin Joanny Bron de Dolomieu né en 1908.

Il déclare que le moulin était sur Saint-Sorlin, la maison du meunier sur Dolomieu, c'était le ruisseau qui faisait la séparation entre les deux communes.

Joanny Bron se souvient des restes de murs de la maison.



Restes de murs dégagés par Gilbert Batier et ses neveux, pour la visite du groupe

La maison était habitée par la famille Cottaz. Cette famille comprenait le père, monsieur Modeste Cottaz, et sa femme Alexandrine, qui était la sœur de Pierre Buttin (arrière-grand-père de Daniel Buttin). Ils avaient quatre enfants : une fille, Gabriel Cottaz dit Cabot (qui sera assassiné en 1937 à Saint-Sorlin), Modeste Cottaz dit le Gros, un autre dit l'Homme. C'est lui qui a habité le moulin en dernier lieu. Il pensait réparer la maison, mais il est mort avant.

L'an mil huit cent soixante-neuf le quatre juillet à trois heures du soir par devant nous Jean L'écuyer, officier de l'état civil de la commune de St Sorlin canton de Morestel (Sère) sont comparus Modeste Cottaz, meunier, âgé de quarante-deux ans, demeurant en cette commune, lequel nous a déclaré que Alexandrine Buttin, son épouse, ménagère, âgée de quarante ans, demeurant au même lieu a accouché aujourd'hui à deux heures du matin dans sa maison d'habitation d'un enfant du sexe masculin qu'il nous a présenté et auquel il a donné le prénom de Modeste. Lesdites déclarations



Gabriel Cottaz
dit Cabot

Mariage de Joseph Cottaz (fils de Gabriel Cottaz, petit-fils du meunier) avec Françoise Pécoud
Photo et renseignements donnés par Daniel Buttin

Albert Carbon nous restitue quelques souvenirs sur ce moulin :

"Je pense qu'il faut situer ce dont j'ai eu connaissance, autour des années 1890, 1900.

C'est ma mère et mon oncle Louis Pimbonnet qui m'en ont parlé. A cette époque le moulin fonctionnait, et les cultivateurs du coin y portaient leur blé pour le faire moudre. Deux chemins accédaient au moulin. L'un venait du Rabatabœuf (Dolomieu), l'autre de la Frette (de Saint-Sorlin), le ruisseau étant frontière entre les deux

communes. Le second s'appelait le "Goulet de Sauge" (c'est encore son nom) et aboutissait pratiquement en face de ma propriété à l'orée du bois.

Si le chemin venant du Rabatabœuf est toujours praticable, il n'en est pas de même du "Goulet de Sauge". La partie terminale arrivant à La Frette a été complètement ravagée par les bulldozers lors du remembrement de la commune.

Mon grand-père avec son mulet se chargeait du transport. Les dimanches il y avait des réunions d'amis paysans qui venaient avec leur famille. Ces réunions donnaient lieu à des discussions, des histoires (en patois bien entendu), à des chansons. C'était paraît-il un lieu très convivial. "

Joanny Bron parle également du petit chemin par lequel on remontait les sacs de farine à dos d'âne et qui aboutissait à peu près en face de Monsieur Carbon, mais lui le nomme "le chemin des ânes", Gilbert Batier évoque le "chemin des muletiers".

Il y a quelques années un étier creusé dans un tronc d'arbre pour amener l'eau était encore visible. Guy Gardien s'en souvient très bien. Aujourd'hui, outre les restes de murs plus ou moins cachés par la végétation, il ne subsiste qu'une meule sauvegardée dans une maison voisine.

Il est bien difficile d'imaginer qu'un siècle plus tôt, on venait faire moudre le grain en ce lieu.



Une meule du moulin de Valencey

Les lavoirs

Marie Allagnat et Elodie Locatelli

- Un lieu quotidien pour les femmes d'autrefois

Autrefois, le lavoir était pour les femmes un lieu très important, car c'est là qu'elles se retrouvaient pour discuter, se raconter les nouvelles du village, etc. Les hommes, eux, avaient déjà le café comme lieu de rencontre et de discussion, et les femmes utilisaient le lavoir. C'était aussi pour elles un lieu de tâches quotidiennes, puisqu'il servait avant tout bien évidemment à laver du linge. Certaines femmes en faisaient également leur métier, on les appelait les lavandières ou laveuses. Les femmes lavaient leur linge sur un plan incliné descendant dans l'eau du bassin. L'eau était propre, car elle était renouvelée par l'eau du ruisseau qui passait dans le bassin et coulait de l'autre côté. Les lavandières étaient à l'abri de la pluie et du vent, grâce au véritable petit abri qu'était le lavoir. Des étagères en bois étaient parfois accrochées au mur, permettant aux femmes d'y poser leur linge sale en attente d'être lavé. Le fameux "savon de Marseille" était bien sûr très utilisé, lorsque les femmes avaient les moyens de se le payer.

- A Saint-Sorlin

A Saint-Sorlin, il y avait autrefois cinq lavoirs, un vers chaque "quartier" du village: un à Brassard, un au lieu dit la Fontaine (au-dessous de Côte-Claire), un à l'Abreuvoir, un à la Combe et un dernier à Grand-Vent. Ces lavoirs ont été construits sur des demandes des habitants, puis rénovés, et les chemins d'accès régulièrement entretenus.



Lavoir du lieu-dit La Fontaine ou La Planche

Voici quelques décisions du conseil municipal de St Sorlin concernant les lavoirs (depuis 1873) :

- En 1873, le conseil municipal prend la décision d'apporter des réparations au lavoir de l'Abreuvoir, qui en a vraiment besoin.



Le lavoir du quartier de l'abreuvoir, photo 2002

- Le 6 août 1876, le conseil, composé alors de Messieurs Bejui, Chavanel, Cottin, Pilaud, Reymond, Platroz, Guinet et Varnet ; décide la réparation du lavoir public de la Combe. Cette demande avait été faite par les habitants du hameau, qui comptait 180 habitants. D'après eux, ce lavoir avait besoin d'urgentes réparations et était le seul à desservir les hameaux de la Frette et du Mont.

N. 128
Réparation d'un
lavoir public
à la Combe

L'an mil huit cent soixante-seize le six août le
Conseil municipal de la commune de St Sorlin s'est réuni
dans le lieu ordinaire de ses séances pour la présidence
de M. le Maire pour la tenue de sa session du mois d'août.
Étaient présents: M. M. Bejui, Chavanel, Cottin, Pilaud,
Reymond, Platroz, Chavanel, Guinet, Varnet
Absents: M. M. Bernachot et Bonnaviat quoique dûment convoqués.
M. le Maire a exposé que le lavoir situé en cette commune
au lieu de la Combe, sur un terrain appartenant à Jeanne
Marie Rojon, épouse de Jean Baptiste Allagnat
demeurant dans la même commune, au lieu de la Frette, est le
seul qui existe à proximité des hameaux de la Frette et
de Mont. Dont la population est d'environ 180 habitants,
que ce lavoir a besoin d'urgentes réparations; que des dons
en nature ont été promis par les personnes intéressées, mais
ils sont insuffisants pour une réparation convenable; que

Les mariés Allagnat se proposent de faire la cession gratuite de ce terrain à la commune de Vasselins d'après une promesse soucrite le vingt-trois juillet dernier et dont lecture a été faite à l'assemblée et ensuite déposée sur le bureau, à condition que cette commune fournira une contribution de cent francs destinée à faire face aux travaux qu'exige cette réparation. En conséquence il propose de voter la somme de cent francs pour être affectée à cette destination.

Le Conseil, après délibération.

et la cession gratuite du sol que font les mariés Allagnat provoque, à l'unanimité, l'ouverture d'un crédit de cent francs sur l'exercice 1876, pour être affecté à sa réparation.

Bequith, Chevance, Pilaud, Platron, Guivert,
Meynard, Cottin, Royerons, Chevance, Varnet

Extrait du Conseil municipal concernant le lavoir de la Combe

- Le 21 septembre 1885, le conseil municipal refuse de rétablir un ancien chemin à Grand-Vent, chemin qui donnerait l'accès au lavoir (des villageois s'y étant opposés et le conseil considérant que ce chemin n'était pas indispensable, la demande a été rejetée).

En avril 1905, les habitants du hameau de Grand-Vent signent une pétition pour la réouverture du chemin d'accès au lavoir de leur hameau. Le conseil municipal accepte cette fois la demande et ré-ouvre le chemin.



Le lavoir de Grand Vent (sur la commune de Vasselins), photo 2002

- Le 23 août 1908, le conseil municipal accepte le projet de construction d'un lavoir à Brassard. La construction est renvoyée au mois de mars.

Le 12 juillet 1959, le conseil décide de faire nettoyer le chemin d'accès au lavoir de l'Abreuvoir, et de faire établir une clôture pour limiter le dépôt des ordures.

L'an mil neuf cent huit, le vingt trois du mois d'août, à dix heures du matin, le conseil municipal de la commune de Saint Sorlin, assemblé au lieu ordinaire de ses séances, sous la présidence de M. le Maire pour la tenue de la session ordinaire 9 août.

Présents: M. M. Blandin, Cochet, Mollard, Reynier, Chavanel, Guillot, Rosset, Mollet, Orel Guinet.

Absents: M. M. Allagnat, Buisson.

M. le Maire soumet au conseil le projet de construction du lavoir de Brassard.

Le Conseil approuve la convention intervenue entre les ayant-droits à l'eau qui alimentent ce lavoir et M. le Maire qui représente la Commune.

Le Conseil décide que la construction du lavoir est renvoyée au mois de Mars.

Extrait du conseil municipal concernant le lavoir de Brassard



Le lavoir de Brassard a été rénové en 2003 et 2004

Les habitants de La Frette, près de Bordenoud, utilisaient le lavoir de La Morthelaize, situé sur la commune de Dolomieu. C'est dans ce secteur que prend naissance le ruisseau de Valency.

Adduction d'eau à Saint-Sorlin

Souvenirs de Stelio Minestrella

Les travaux ont commencé en 1961 et ont été effectués par l'entreprise Maffeis d'Echirolles, entreprise de travaux publics.

Le chantier a débuté en janvier à partir du captage d'eau de La Morthelaize. Le tracé avait été fait par un cabinet de Grenoble.

Les ouvriers avec leurs pelleteuses à câble ont traversé le bois, ainsi que des zones plus humides.



Pour ne pas s'enliser dans ces dernières, il fallait utiliser des fagots et des traverses de chemin de fer. Les tuyaux, en "éternit", étaient charriés à dos d'homme.

Stelio se souvient de l'éclipse de soleil qui a eu lieu cette année-là, à 9 heures du matin précisément, alors qu'ils effectuaient la traversée de route vers la carrière Charveyron.

Sur la colline du Supey, une équipe de maçons a construit le château d'eau. Les "égouts" dans le village et les Cités ont été installés cette même année.

Ce chantier a duré de huit à dix mois. L'eau a été installée d'abord au village, à la Frette ensuite.

L'entreprise avait loué plusieurs maisons aux Cités, ainsi que l'actuelle maison Victoire qui appartenait à cette époque aux parents de Joseph Laurent. L'équipe était internationale avec des Grecs, des Espagnols, des Arabes, des Italiens... Elle avait son propre cuisinier. Après l'effort, l'ambiance était au beau fixe grâce à un accordéoniste, des chanteurs et l'on allait jusqu'à danser au milieu de la route. Le soir, toute la troupe montait au café Donnet où les réjouissances se poursuivaient.



Apparemment de bons souvenirs, n'est-ce pas Stelio ?

Quelques éléments pour compléter...

- eau potable

En feuilletant les comptes-rendus des conseils municipaux de l'époque, on constate que dès 1949, sous le mandat de Claudius Genin, le projet d'adduction d'eau est lancé.

- Le 18/06/1950, Joseph Laurent et Joanny Mollet sont désignés au sein du conseil comme membres responsables de ce projet eau.

Fernand Blanchet, géologue à Grenoble, est contacté et c'est Monsieur Escalon, ingénieur-conseil à Grenoble également, qui mène le projet de recherche et captages d'eau potable.

Trois communes sont alors intéressées : Dolomieu, Saint-Sorlin, Vézeronce.

- Le 06/12/1953, on parle de la création d'un syndicat intercommunal pour l'alimentation en eau potable de la région de Dolomieu avec 16 communes dont Saint-Sorlin. Le siège est fixé en mairie de Dolomieu.

- Le 21/04/1959, les deux délégués de la commune au syndicat sont Joseph Laurent et Joseph Genin.

- En 1961, les travaux ont lieu à Saint-Sorlin. (voir les souvenirs de Stelio)

- Le 07/01/1965, différentes réclamations des habitants de la Frette sont évoquées au Conseil municipal, le hameau n'étant pas encore alimenté en eau potable. Il le sera en 1968.

- égouts

- Le 16/02/1959, le conseil s'interroge sur le projet d'égouts qui se ferait en même temps que l'adduction d'eau. La réponse dans un premier temps est d'abord négative mais l'avis de principe sera favorable le 01/05/1960.

- Le 06/09/1961, il est rappelé à tous que le branchement des fosses d'aisance sur la canalisation des eaux usées est interdit (Il y a nécessité de fosses septiques).

- La fontaine de la place publique

- Le 14/06/1953, on note une réclamation relative à cette fontaine, asséchée quand il y a arrosage des parties les plus basses de la commune. On décide de poser deux "clés à bouche" sur deux canalisations.

- Le 20/08/1955, on demande au conseil la réfection de la canalisation car la fontaine est souvent tarie.



D'après une carte postale (vers 1907)



Le plaisir de se désaltérer à la fontaine

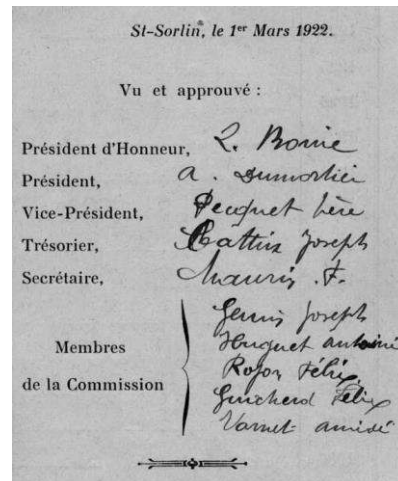
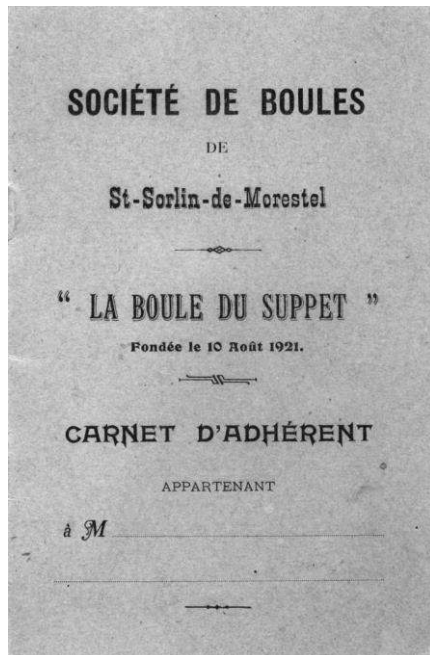
Enfin le coup de grâce lui est porté en séance du 17/03/1961. Ne pouvant être alimentée par la nouvelle canalisation d'eau potable, sa suppression est décidée. Elle sera remplacée par une borne fontaine placée à l'angle du mur de la place.

La boule du Suppet

La société de boules de Saint-Sorlin, une société sous la dénomination de "LA BOULE DU SUPPET" a été fondée le 10 août 1921.

Un petit fascicule très intéressant nous dit que la dite société est affiliée à la Fédération bouliste Lyonnaise.

Voici quelques éléments de ces statuts qui nous paraissent amusants et attestent du "sérieux de cette société".



Ainsi nous lisons :

- Que sont admis comme membres actifs, toutes les personnes âgées d'au moins 16 ans, et présentées par deux membres de la Société.
- Sont rayés d'office de la Société les membres en retard de leurs cotisations, qui auraient été prévenus de se mettre en règle avec la caisse.
- La cotisation des membres actifs est fixée à 6 francs par an, celle des membres honoraires à 10 francs par an.
- Le bureau est nommé pour un an, en février, en scrutin secret, à la majorité absolue.
- Les élus devront tous être majeurs et jouir de leurs droits civiques et politiques.
- Les sociétaires sont tenus d'assister à toutes les réunions ; toutes les décisions prises seront valables, quel que soit le nombre des membres présents.
- Une amende de 0,50 francs sera appliquée à tout sociétaire qui n'assistera pas aux réunions sans motif sérieux.
- Une amende de 1 franc sera appliquée à celui qui embrassera la FANNY*. L'amende sera doublée à tout sociétaire qui ne signalerait pas sa FANNY* lui-même. Un contrôle sévère sera tenu à cet effet pour ceux qui auraient obtenu cet honneur !
- Toute discussion politique ou religieuse ainsi que les jeux d'argent sont formellement interdits dans les réunions.

C'était le rendez-vous tous les dimanches en belle saison sur la place, mais le grand concours de l'année avait lieu le jour du 15 août à Saint-Sorlin. J'ai le souvenir de grandes planches posées en travers devant la porte de l'église pour arrêter les boules. Sage précaution parce que pendant les vêpres on pouvait suivre les parties en entendant les rebondissements sonores et les exclamations.

Il y avait également d'autres terrains aménagés dans le village.

Citons :

- Un jeu pour le café Platroz Arnaud en prolongement du bâtiment.
- Un jeu à l'emplacement actuel de la maison d'Adrien Donnet le long du chemin de la cure.
- Pour le café Rojon en bas du village, un espace aménagé et bien ombragé, très prisé en été, situé entre les maisons d'André Magaud et de Gilles Cottin. Maintenant les vaches nous regardent paisiblement passer.

Il existait encore des boules en bois cloutées. Par une disposition de clous de couleurs différentes, les initiales du propriétaire apparaissaient.

La société de boules a tenu une place très importante au village pour rassembler les hommes. Elle a disparu ces dernières années.

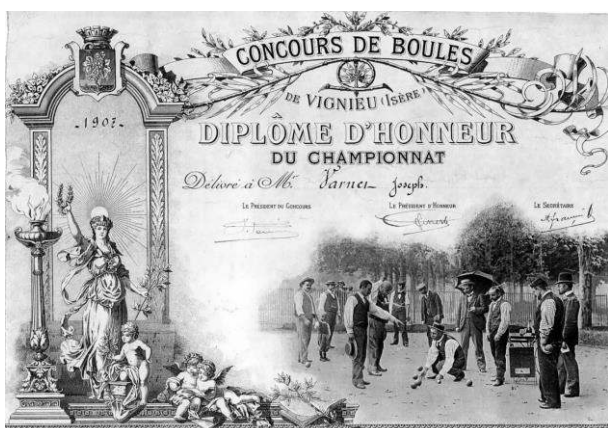
Madeleine Mollet

Des joueurs tout au long du XX^{ème} siècle

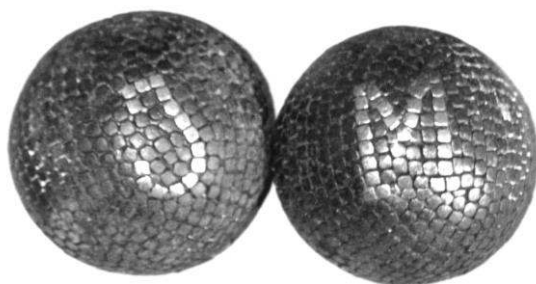
Parmi la vingtaine de personnes interviewées lors du précédent ouvrage "Saint-Sorlin autrefois", la plupart ont évoqué les boules avec attachement, ferveur parfois et nostalgie toujours. La palme revient très certainement à Joseph Donnet, qui dès le tout début de l'entretien, retrace avec beaucoup de précision et de fierté l'aventure de ces boulistes saint-sorlinois, dans les années 1925 / 1930, qui étaient "les meilleurs joueurs du canton".

Les as locaux se nommaient alors Gauthier, Rojon, Joannand, Varnet, puis Budin, Malleton, Schmidt, Laurent, Reymond, Poulet et d'autres assurément.

Trois années sur quatre, gagner le prestigieux challenge Gauthier, voilà un souvenir qui transportait de joie notre narrateur du moment. Dans la famille de Joseph et Amédée Varnet on possède toujours deux diplômes d'honneur, attestant, s'il en était besoin, de la qualité des joueurs.



Joseph Bonnet et son épouse (lignée Varnet) conservent précieusement les boules cloutées portant les initiales d'Amédée ainsi que deux photos de boulistes sur la place de Saint-Sorlin.



Ici, les boules cloutées de Joseph Magaud

Justement, les jeux de boules sur la place publique n'ont pas toujours eu l'assentiment général puisqu'en séance du 1/06/1908, la municipalité considérant que les joueurs "s'arrogent l'usage exclusif" du lieu, décide qu'ils devront à l'avenir jouer chez les cafetiers.



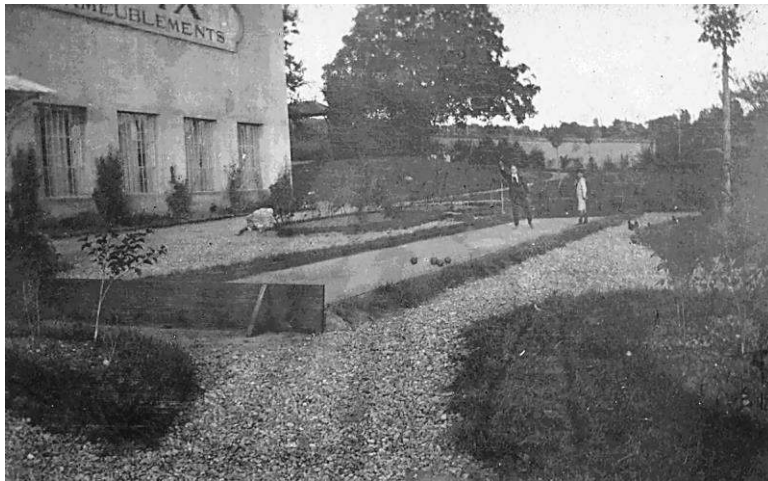
"Des jeux de boules, il y en avait de partout, de partout" nous disait Marcelle Maréchal. Paul Cattin racontait que son père était très fort pour les boules et les cartes, qu'il faisait tous les concours de boules et qu'il en gagnait de temps en temps. Le papa d'Albert Guinet "allait voir jouer aux boules chez Rojon ou sur la place, le dimanche après-midi. Parfois il jouait, comme tout le monde, mais ça n'était pas un acharné." Le père de Jo Perrier, lui, ne laissait pas passer un concours. "Avec le père Donnet, ils y allaient avec le cheval, de partout aux alentours" et lui-même, Jo, a joué pendant longtemps.

Le père d'Albert Carbon était lui aussi "un grand joueur de boules et un grand joueur de cartes" mais il allait jouer chez l'oncle Chevrolat qui tenait le café-épicerie à Bordenoud, devenu ensuite café Chanoz. Albert se souvient qu'à la place de la

famille Bouchard, habitait Monsieur Malleton. "Il avait fait un jeu de boules derrière la maison et le dimanche il y avait tous les hommes du coin qui venaient jouer en apportant leur litre". Il évoque aussi Joanny Verger qui agrémentait les parties "en faisant le pitre et en marchant sur les mains".

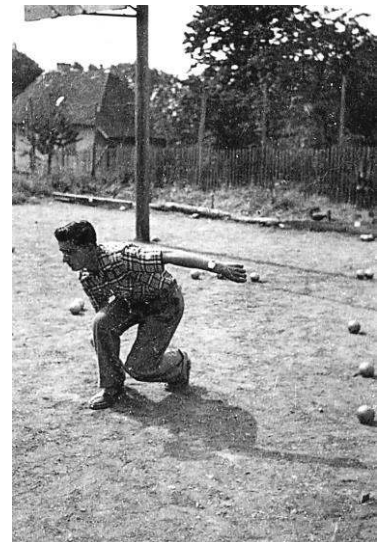
Pierre Béjui, lui, raconte que durant ses vacances, vers l'âge de 13 ans, avec des amis de la famille Meyer qui venaient séjourner chez Platroz à l'hôtel, ils jouaient au croquet sur la place. Ils jouaient aussi aux boules "avec les vieux en bas chez Rojon, mais au bout d'une heure, ils n'étaient plus aussi assidus, alors ils se faisaient engueuler..."

Précisons que le café Rojon abritait les boulistes du dimanche uniquement, les activités de la ferme ne permettant pas les activités du café en semaine.



"Des jeux de boules, il y en avait de partout" même à l'usine !

Jean Moiroud, photo ci-contre, se souvient très bien que tout jeune, dès six ans peut-être (il n'y avait pas la circulation actuelle) il allait à la fin de la journée chercher chez Rojon le grand-père Pecquet qui jouait aux boules. Devenu adolescent, "gone" dit-il, il jouait même après la messe, et l'après-midi bien sûr, soit aux cartes, soit aux boules. Il se rappelle être allé au challenge Gauthier à Montalieu ou dans le secteur avec d'autres du village, "une vingtaine dans le camion de Marcel Reymond".



Le geste caractéristique du joueur de boule lyonnaise "la longue"

"Les gens se déplaçaient avec ce qu'ils avaient : le père Genin de La Chapelle venait jouer lui aussi en camion au concours du 15 août".

Ah ! ce concours, on jouait aux lieux habituels et en d'autres lieux comme le long du cimetière... "Le bistrot était plein chez Donnet" ; même s'ils ne participaient pas aux boules comme son beau-père Léon Magaud, les gens aimaient à se retrouver au banquet.

Jean a toujours donné la main pour l'organisation des concours. Il évoque la présidence de Roger Cottin dans les années 50/60 : ce dernier s'en est occupé très longtemps. Adrien Donnet puis Gilbert Martel ont pris la suite.

Il cite encore des joueurs qui ont pratiqué très longtemps comme André Magaud et Marius Poulet.

Gilbert Martel a été le dernier président; de 1977/1978 jusqu'en 1989. Il a succédé à Monsieur Salvador qui avait occupé ce poste durant deux années. A ce moment-là, la société comptait encore une vingtaine de membres, il n'en restait plus que cinq ou six à la fin, c'est pourquoi "la boule du Suppet" a été officiellement "mise en sommeil" en 1989 par le président du groupement bouliste du secteur de Morestel, Monsieur Charvet.

Monsieur Martel évoque avec plaisir le concours Corbel gagné avec Marius Poulet à Hières sur Amby ; c'était l'équivalent du challenge Gauthier, mais alors que ce dernier se jouait à quatre (quadrette), le concours Corbel se jouait à deux (doublette). Il rappelle également les concours qui se sont joués à Saint-Sorlin jusqu'à la fin, le concours Cottin et le concours Charton, de 32 doublettes, ouverts aux membres et aux joueurs de l'extérieur. Les noms donnés à ce concours rappelaient le dévouement de personnes au service de ce jeu sportif qui a animé si longtemps notre village.

**La tradition des boules lyonnaise voulait que l'équipe, qui n'avait marqué aucun point, embrasse, pour gage de sa défaite, la FANNY. Il s'agissait des fesses d'une femme, ostentatoirement représentées et cachées dans une sorte de coffret. Cette coutume serait née à la fin du Second Empire, à la Croix Rousse où aurait vécu une Fannette Dubriand, dite "la Fanny", dont les joueurs perdants du clos Jouve (clos célèbre de Lyon) avaient pris l'habitude d'embrasser les fesses pour un sou !
(d'après le livre "La Lyonnitude" de Bruno Benoît)*



La Fanny de Saint-Sorlin dans son coffret



M. Magaud
Père d'André

M. Meyer
Père de Georges

Surnommé Herriot

Léon Platroz

Joseph Donnet

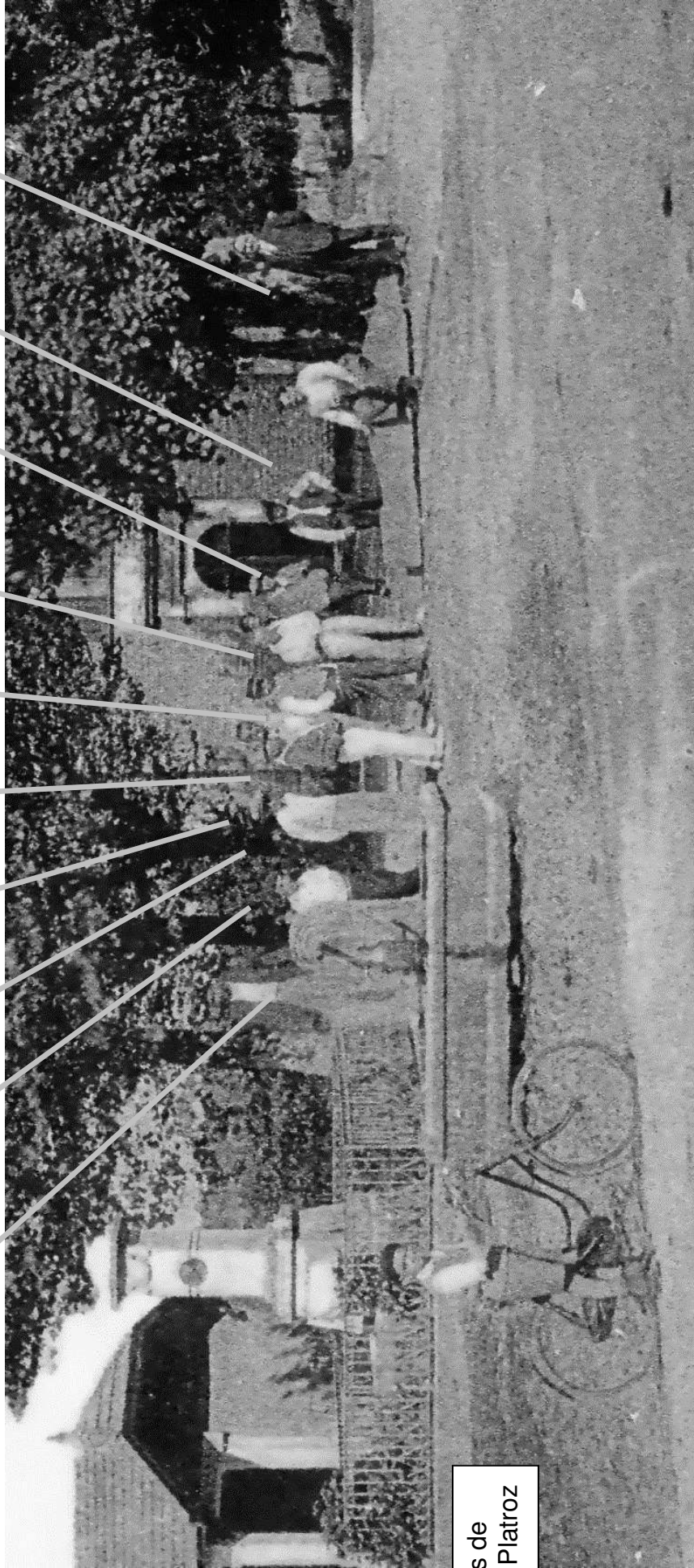
François Genin

Marcel Laurent

Joseph Genevey
marguiller

M. Verneret

Jules Platroz



Fils de
Jules Platroz

Détail de la carte postale, les noms ont été donnés par Monsieur Joseph Donnet

Mes vacances à Saint-Sorlin

- Souvenirs de vacances à la maison forte par Simone Rihn

Simone Rihn est la petite fille de Louise Poitout. Louise Poitout, veuve Fourreau était la deuxième épouse de Claude Budin (1876-1965). Simone avait alors une dizaine d'années et venait avec ses parents en vacances à Saint-Sorlin. Elle y retrouvait ses grands-parents et les trois fils de Claude : Claudius, Alphonse et Aimé.

" Mes souvenirs remontent autour des années 1923.

Nous y allions tous les deux ans. Nous prenions le train en passant par Dijon, Lyon, Perrache, Vaise. Le grand-père venait nous chercher à la Tour du Pin avec une vieille voiture B14.



La grand-mère nous faisait manger la roulée de cochon (elle était servie aussi aux repas de moissons), des quenelles de brochet qu'elle achetait et qui étaient une spécialité lyonnaise. Elle nous faisait goûter aussi à la brioche de Saint-Genix avec ses pralines. Elle cuisinait à l'huile de noix, et les premiers jours, nous avions du mal à nous y habituer.

Nous restions un mois et le grand-père emmenait nos parents voir des sites intéressants telle La Grande Chartreuse ; les enfants se souvenaient surtout des précipices. Nous avons aussi visité "Le Palais Idéal" du facteur Cheval et plus près, le potier de Vasselin. J'admirais son habileté à transformer cette motte d'argile qui devenait cruche ou vase.

Quant à la maison, j'étais impressionnée par le grand escalier de pierre qui menait aux chambres. Eux, (les grands-parents) ne montaient pas l'escalier. Nous, les enfants, nous couchions juste en haut de celui-ci, nos parents un peu plus loin. Après la chambre des parents, se trouvaient encore des greniers où l'on entendait chaque nuit les rats qui roulaient sur les noix.

Je me souviens de la grande pièce avec la grande table fermière. Au sol il y avait un dallage de ciment brut. La grande cheminée ne servait jamais. Par derrière, se trouvait une pièce grillagée où l'on faisait la lessive et où l'on battait le beurre avec la baratte de bois.

La grand-mère s'était aménagée une petite pièce qu'elle appelait son boudoir, contenant ses affaires de toilette. Par la suite, ils avaient restauré la salle à manger de façon plus moderne avec les poutres de bois.

A l'extérieur, en entrant dans la propriété, tout de suite à gauche, se trouvait une petite pièce d'eau avec un jet d'eau. Un chien gardait l'entrée, attaché par sa chaîne et dormait dans sa niche. Derrière la maison se trouvait le bureau du grand-père. Je revois le petit escalier qui montait pour aller dans le pré et la vigne, vigne qui comportait des rangées très écartées.

Dans la cour, paradait un paon. Quand il faisait la roue, j'arrivais tout doucement, tenais une plume et je faisais "chchcheeee" ; le paon se sauvait, la plume me restait dans la main. Je me souviens également d'une pie apprivoisée, dans une petite cabane. Quant au perroquet qui a été donné en héritage à Aimé, je le revois très bien : quand nous arrivions, il était impressionné, mais plus tard il parlait. Comme dans toute ferme, il y avait des vaches et des chevaux, ceux-ci venaient boire à l'abreuvoir dans la cour. André, mon frère allait garder les vaches avec Aimé. Je me souviens qu'un jour ils avaient grimpé sur une vache et que la grand-mère s'était désolée : "C'est malheureux, une vache qui va faire veau !"

Une autre fois, un petit veau était né pendant notre séjour et le grand-père avait dit en plaisantant à André : " On te le donnera ! " Et tout le long du voyage retour, si des meuglements se faisaient entendre, André questionnait aussitôt les parents : " C'est mon petit veau qu'on entend ? ".

En face, se trouvait le grand pré et toute la famille allait aux écrevisses dans les ruisseaux voisins avec Claudius, Alphonse et Aimé.

Je me souviens de la petite Marie Berliat et de sa mère qui venaient faire les lessives. Cette dernière mettait un chapeau noir toute l'année.

Je revois la maison Donnet avec du tabac qui séchait suspendu à leur grenier, je revois le café. Il y avait aussi le café Platroz avec Germaine Platroz, les Fouillet, Yvonne, Maria. C'étaient de braves gens qui vivaient de petites cultures. Je me souviens de la vieille batteuse qui arrivait, c'était un événement, quelqu'un parlait de la " batterie ".

Plus tard, quand j'y suis retournée avec mon mari et mes enfants, je me souviens qu'un jour, Jean-Claude, mon fils, était allé sonner les cloches avec Robert (Budin) ; ils avaient eu les mains toutes pelées, le grand-père s'était moqué d'eux. Nous aussi, quand nous étions enfants, nous nous étions fait gronder par le grand-père car nous grimpions sur le petit chariot qui servait à transporter les troncs d'arbres. Il disait toujours : " N'allez pas là-bas, c'est dangereux. "



Simone vit actuellement en Champagne, non loin d'Epernay. Alerte octogénaire, elle garde une silhouette de jeune fille et une mémoire de bachelière. Merci pour ces souvenirs notés le 6 décembre 2001.

- Souvenirs de Danièle Morel épouse Pétriacq

C'est à onze ans que j'ai découvert Saint-Sorlin-de-Morestel.

Nous habitions le Maroc, mes parents (Joseph Morel et Marguerite Bordel) nous avaient maintes fois "raconté" Saint-Sorlin, mais la guerre avait interrompu nos vacances en France.

J'avais l'habitude de terres arides, de maisons avec des terrasses, de villes nouvelles, cosmopolites. Je découvris un petit village du Dauphiné avec ses toits pentus, sa fontaine, sa place, son cimetière jouxtant l'église, c'était donc "ça" un village de France, avec la chaleur, celle qui n'est pas de l'été mais la chaleur du cœur. Les habitants étaient heureux, la guerre venait de s'achever, ils retrouvaient des "payses".

Les visites se succédaient : les Platroz, les Donnet nos fidèles voisins, les Laurent, les Gilet, les Budin, Claudius et Aimé avec Marthe, mes cousines Thévenet, Alice, Cécile et Valentine auxquelles se joignait Marcel Thill avec sa verve haute en couleur.

Il y avait aussi Sylvain et "la Marie Fouillet", quel personnage ! vêtue de gris, avec son tablier, ses sabots, son chapeau de paille, avec son bâton elle dirigeait Pâquerette et Fleurette qu'elle menait au pâturage. Chacun avait son petit mot. Elle avait un cœur gros "comme ça" la Marie Fouillet.

C'est à vélo que nous découvrions la campagne, les petits chemins du Dauphiné, les haltes pour prendre un bain à Roche-Plage ou visiter le château aux 365 fenêtres*. Partis tôt le matin, le pique-nique en était fort apprécié.

Nous avons terminé nos vacances par une journée de vendanges chez les Fouillet. La journée fut rude par le manque d'habitude mais les fous rires faisaient oublier les courbatures à venir. La soirée se termina fort tard.

Le lendemain, ce fut le départ vers le Maroc après ces vacances simples et champêtres, ponctuées d'éclats de rire, loin des artifices et de la sophistication actuelle.

J'ai retrouvé Saint-Sorlin un demi-siècle plus tard, invitée par mon amie Renée Clément (née Maréchal, fille de Marcelle Girerd). Quelle émotion ! Quelle bonne idée de m'avoir replongée dans mon enfance. J'avais onze ans !!!

* Il s'agit du château du Marteray à Sermérieu qui comporte, dit-on, 365 ouvertures.



Danièle (première à gauche) avec ses sœurs, Marguerite, Micheline et Janine

- Souvenirs d'enfance de Renée Clément née Maréchal

On nous appelait les Marocains parce que mon père était parti de Vézeronce en 1925 au Maroc. Il était revenu quelques années plus tard pour épouser Mademoiselle Marcelle Girerd.

Saint-Sorlin était le retour aux sources, là où ils étaient nés, où ils avaient passé leur jeunesse.

Je me souviens, il y a bien longtemps nous étions parties du Maroc, maman et ma sœur Michèle, par l'Algérie, pour rejoindre ma sœur aînée qui était restée au pays à cause de la guerre. Elle était allée à l'école du village et connaissait tout le monde. Plus tard, lorsque les automobiles furent plus modernes, nous traversions en famille le Nord du Maroc et toute l'Espagne, puis le Sud de la France pour retrouver toute la famille.

Que de fous rires : pour les vendanges, pour enfileur le tabac le soir, et les repas qui n'en finissaient pas, je me souviens encore du menu : quenelles et ces bonnes brioches avec les fruits en bocaux faits maison... et la gnôle...

Presque tous les jours mes parents allaient rendre visite à des personnes de la famille, à des amis, c'était moins gai pour moi.

Nous repartions fin septembre, avec la voiture pleine de pommes, de gelée de framboises, de noix, ce qui continuait notre séjour à Saint-Sorlin, loin de Saint-Sorlin.

Bien plus tard, toutes les deux, maman et moi, nous étions heureuses de faire tant de kilomètres pour retrouver ses sœurs, et moi mes cousines et cousins. C'était au printemps, au mois de mai.

Je découvrais cette nature : le muguet dans le bois au-dessus de la maison de ma tante, le chant du rossignol la nuit, c'était superbe !

Et les cerises... Nous allions à la maraude, ce qui nous amusait. Et nos sorties à Lyon le samedi avec mes cousines ! Bien des fois nos mères se sont inquiétées lorsque nous n'étions pas rentrées au milieu de la nuit.

De retour en France, maman a fait construire sa petite maison en face d'où elle est née ; maintenant, elle est toujours à Saint-Sorlin et repose vers les coteaux de La Frette.

Je croyais qu'il n'y avait qu'un Saint-Sorlin, mais à travers la France, j'en ai découvert d'autres.

Etrepagny le 11/03/2004



Marcelle Maréchal et ses trois filles, Suzanne, Michèle et Renée la plus jeune



Michèle, Renée et leurs parents au Maroc

Portrait d'un Saint-Sorlinois, le "Père Perraud"

D'après les souvenirs de Pierre Béjui

Lorsque nous avons interviewé Monsieur Béjui en février 1997 (il est aujourd'hui décédé), il nous avait parlé avec plaisir et émotion de son ancien voisin. Maurice Cottaz, quant à lui, nous a proposé une photo de l'ancien propriétaire des lieux. Cela nous a décidés à rédiger ce portrait.

La maison actuelle de Maurice Cottaz avait donc été le domicile de la famille Perraud pendant plusieurs générations.

Le 17 août 1898, chez Maître Giraud, notaire à Morestel, Madame Veuve Perraud fait une donation partage à ses quatre enfants. Dans cette maison située au "mas cadastral de La Planche", elle se réserve une chambre dans la partie qu'habitera son fils Jean-Joseph (dit Joseph). Une autre partie est destinée à Céline Perraud.

Joseph (1864-1943) et sa sœur Céline, étaient les voisins de la famille Béjui.



Pierre Béjui raconte :

" Comme voisin, il y avait Perraud qui habitait à la place de Cottaz. Son père, c'était Jean Perraud et lui, Joseph Perraud lui avait succédé. Il était célibataire, sa

sœur Céline Perraud était célibataire et il y avait encore une autre sœur qui était veuve de Monsieur Carron de Vasselín. Ils ont tous fini leurs jours ici.

Les Perraud n'avaient pas d'enfants ni les uns ni les autres, ils étaient apparentés à la famille Varnet de Vasselín et c'est ainsi qu'Adèle Cottaz née Varnet, est arrivée dans cette ferme.

Le père Joseph Perraud, c'était un phénomène : il ressemblait à Pétain, un grand aux cheveux blancs avec une force... ! Ma mère me racontait que quand j'étais tout gamin, Céline me prenait et m'emmenait là-bas, elle m'occupait, tapait à la porte pour me faire rigoler, le père Perraud venait et me mettait la main sur la tête, ma mère disait : "j'avais toujours peur qu'il serre..."

Il avait des terres à Revousset, là-haut à La Frette. Alors il montait par la Combe avec ses vaches qui tiraient un chariot à trois roues avec une manette devant. C'était plus léger que la carriole à deux roues, ça se manœuvrait mieux. Il montait avec cet attelage, il tirait les vaches, il tirait la charrette et la herse était sur son épaule pour ne pas fatiguer les vaches ! C'est authentique, je l'ai vu.

Ils avaient quatre vaches, c'était petit, petit, mais ça occupait les gens. Le soir quand il trayait, j'allais boire mon grand bol de lait bourru.

L'été au mois d'août, en plein soleil, Céline avec ses grands cotillons noirs, son chapeau de paille aux larges bords, avec une calotte plate et une épingle qui traversait parce qu'elle avait un chignon, piochait les pieds de vigne, on appelait ça faire les bourdons.

Le père Perraud s'occupait aussi de nos vignes, déjà du temps de mon grand-père dans les années 1900 et il a continué jusqu'en 1943.

Il y avait aussi la batteuse qui venait, elle se faisait vers le jardin de Cottaz entre les bâtiments, c'était une batteuse à vapeur. Nous quand on était plus jeunes, on passait les litres de rouge.

De l'autre côté de la route, il y avait un four. Le père Perraud faisait le pain là, tous les quinze jours pour lui, pour la mère Pilaud sa voisine (maison Cattin) ... "

Joseph Perraud est mort en 1943, il repose au cœur du cimetière de Saint-Sorlin.



Adèle et Jean Cottaz, parents de Roger, Janine, Nicole et Maurice se sont mariés en mai 1936 (date de la photo) et ont d'abord habité Vasselín.

Photo prise en venant du village :

- 1^{ère} maison à droite maison Kint (Aimé Budin)
- 2^{ème} à droite maison Cottaz (Perraud)
- 1^{ère} à gauche maison Christinaz (grange Budin)
- 2^{ème} à gauche maison Cattin



Maison Cottaz (Perraud) tirée d'une carte postale
Photo prise en venant de Vasselín

Petites histoires divertissantes

Histoires vraies

- Histoire de Canuts

Il y avait dans le temps, à Dolomieu, un brave canut qui s'appelait "le père Guste".

Depuis le matin jusqu'à la tombée de la nuit, il faisait taper son métier, et une fois sa coupe finie, il la mettait sur l'épaule et il partait à pied à Lyon pour la livrer à la fabrique.

Une fois arrivé là-bas, il y avait un ouvrier de la maison qui visitait la coupe pour savoir s'il y avait des défauts ; puis le patron lui payait son travail, et notre brave canut n'avait plus qu'à rentrer, toujours à pied.

Voilà qu'un jour, une fois la visite finie, le patron fait appeler le père Guste, et se met à lui passer un savon comme jamais de sa vie il n'avait reçu.

- Rendez-vous compte, qu'il lui dit, il manque un fil sur toute la longueur de la pièce, votre travail est invendable.

- Ah, ça ne m'étonne pas, se met à se lamenter le père Guste en soulevant sa casquette pour gratter un crâne qui n'avait plus un poil, ça ne m'étonne pas. Je me disais aussi, tout le long de la route : " Guste, il y a quelque chose qui ne va pas, ta coupe est moins lourde que d'habitude..."



Madeleine Mollet

J'ai entendu raconter cette histoire en patois, avec beaucoup de saveur, par Paul Cattin qui connaissait le canut en question.

- La herse et la Trinité

Jadis, à Saint-Sorlin, comme dans toute la campagne française, les enfants n'entendaient à la maison, ne comprenaient et ne parlaient que le patois.

D'où leur incompréhension, lorsqu'à sept ans, ils entraient à l'école et au catéchisme, face à leur maître ou au curé, au langage inconnu ! Mais à cet âge, on apprend vite, aussi bientôt devenaient-ils "bilingues" si l'on ose dire. N'empêche, cette première rencontre entre le patois et le français amenait parfois des dialogues aussi cocasses qu'étranges.

Un petit fait (réel ou pas ? allez savoir !) que racontait jadis un ancien, en patois, illustre bien cette difficulté à se comprendre.

Il s'agit de la première leçon de catéchisme à de jeunes garçons, propres comme des sous neufs, attentifs, pleins de bonne volonté, et grands connaisseurs de la ferme, de ses animaux et de ses outils, mais, on le comprend, beaucoup moins des vérités religieuses, surtout dites en français !

Le jeune prêtre veut donc tester leur connaissance de la Foi par une question simple et base même de la religion chrétienne :

- Mes enfants, prononce t-il, vous savez, j'en suis sûr et vous allez me dire combien de personnes il y a dans la Sainte Trinité.

Les bambins ouvrent de grands yeux, mais ne pipent mot, et pour cause : Trinité ou pas, ce langage ne leur dit absolument rien. Ils connaissent fort bien "na trin", mais qui peut dire le rapport avec la Sainte Trinité ?

Le prêtre s'étonne :

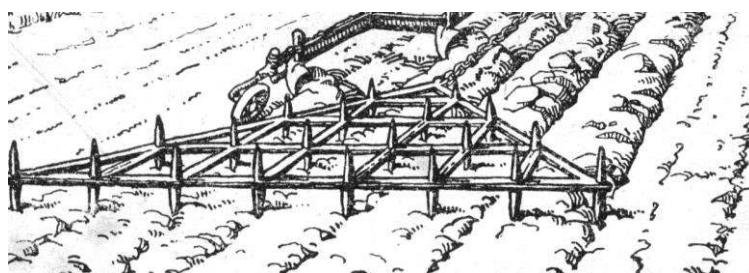
- Comment, mes enfants, vous ne connaissez pas cette vérité première de notre foi ?

Mais alors que tous se taisent, penauds, le petit Arsène, plus hardi que les autres, lève les yeux, regarde bien franchement le prêtre et lui assène :

- "Et vo, monchu lo cura, dite me vere combian y a t'é de pouets à not herpie ?

Et vous, monsieur le curé, dites-moi voir combien y a t-il de pointes à notre herse ?

Jean Gonthier 13/04/03



- Le réveil

Autour des années 1944 ?? me semble t-il, une dame habitant La Frette a proposé gentiment à son amie Simone demeurant au bas du village, de lui rapporter son réveil donné en réparation à Monsieur Jacquet, horloger à La Frette de Saint-Sorlin.

Cela se passe un dimanche matin. Julia, toute contente arrive à la messe, le réveil bien emballé dans son sac. Au moment où monsieur le curé du haut de la chaire prêche devant ses paroissiennes et ses paroissiens attentifs à la parole, une sonnerie stridente fait réagir l'assemblée. Aussitôt, tous les regards se tournent en direction du grabuge. Stupéfaction de Julia, qui dans son désarroi, par tous les moyens essaye de calmer cet intempestif ; elle tape, tape sur son sac, mais l'emballage sans doute de bonne qualité, ne permet pas d'arrêter ce vacarme dans l'église.

Et pendant ce temps, le drin, drin, drin... continue sa sonnerie jusqu'à épuisement, devant une assistance réjouie par cet incident imprévu.

La confusion de Julia est grande !

Le calme revenu, monsieur le curé reprend son sermon.



Notre horloger bien connu pour ses farces et ses plaisanteries a vraiment réussi son exploit ce jour-là !

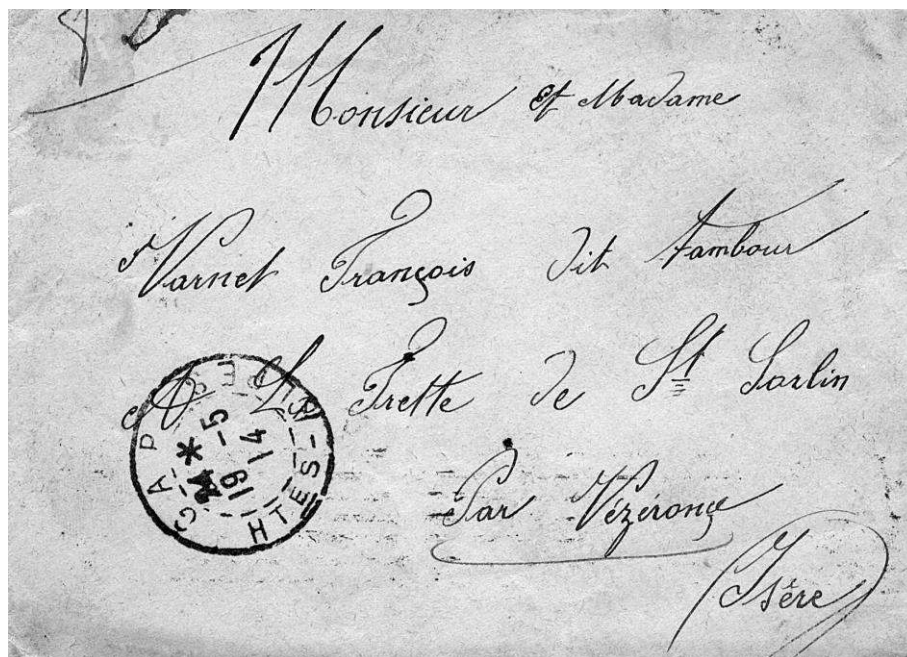
Madeleine Mollet

Documents et objets offerts au groupe histoire

Pour les journées du Patrimoine 2000, à l'occasion de la sortie du premier ouvrage "Saint-Sorlin-de-Morestel autrefois", nous avons eu la visite de Monsieur et Madame Joseph Bonnet de Chassieu (69).

Madame Bonnet est de la "lignée Varnet" établie à La Frette de Saint-Sorlin (François le père 1863-1947 et Joseph, Amédée, Marius ses fils).

Dans les comptes-rendus de conseils municipaux, on lit le 5/10/1870 : "Dans la garde nationale de Saint-Sorlin, personne ne sait battre du tambour. M. François Varnet fera ce service à toutes les réunions de la garde nationale." Par la suite cette fonction restera attachée à leur nom et l'on parlera des "Varnet tambour".



La famille sera célèbre également grâce à ses boulistes (cf le chapitre sur la Boule du Suppet). Monsieur et Madame Bonnet Joseph pour "faire revivre le passé", ont légué les objets suivants, au groupe histoire de Saint-Sorlin :

- Une grosse caisse en châtaignier et sa batte
- Un tambour avec fourreau et baguettes
- Six photos de conscrits de plusieurs villages
- Deux photos anciennes
- Deux lettres adressées à Monsieur et Madame Varnet tambour, d'on l'une émanant de Joseph Varnet leur fils.
- Hommage de la nation à Joseph mort à la guerre en 1914 (cf 1^{er} ouvrage)

Nous les en remercions vivement.

Ces objets sont rangés dans la réserve de la mairie. La grosse caisse vient de servir à une exposition à la Maison de Pays de Morestel (printemps 2004) .



Une des photos de conscrits

Lors du conseil de révision (où se décidait l'aptitude pour le service militaire), les conscrits se déplaçaient avec grosse caisse, tambours, clairons et canne de sergent-major sculptée et enrubannée.

En haut de gauche à droite :

Paul Maurin - Lourdin - Joseph Donnet - non reconnu - Luc Vacher

En bas de gauche à droite :

François Varnet - 3 non reconnus (parmi eux un nommé Perret ?) - quelqu'un surnommé Yago - Huguet garde champêtre

Renseignements donnés par Monsieur Joseph Donnet après la parution du 1^{er} ouvrage ; il nous avait également conté l'anecdote suivante : En bourrant les "boîtes" pour une fête, il y avait eu une explosion, la grande barbe du garde Huguet avait brûlé...

Table récapitulative

Introduction et remerciements	page 1
La carrière de Valencey	page 2
Aux origines de Saint-Sorlin	page 4
Les lieux-dits	page 14
Le partage des biens communaux et patrimoniaux	page 18
La commune d'hier à aujourd'hui (maires et population)	page 22
Bénédiction de la nouvelle église	page 25
Maisons et bâtiments disparus ou inhabités depuis longtemps	page 30
Le moulin de Valencey	page 44
Les lavoirs	page 47
Adduction d'eau	page 51
La boule du Suppet	page 53
Mes vacances à Saint-Sorlin	page 59
Portrait d'un Saint-Sorlinois	page 63
Petites histoires divertissantes	page 65
Documents et objets offerts	page 67



Logo : Représentation graphique du sigle de la commune, de forme géométrique et de couleur

Les formes

- Un soleil en deux parties qui représentent le S de Saint et le S de Sorlin
- Une forme de deux sommets qui représentent le M de Morestel, le vert légèrement décalé qui indique que la commune est composée de deux niveaux (le bas et le haut de Saint-Sorlin-de-Morestel)

Les couleurs

- Rouge : la vigne
- Jaune : Les Céréales
- Vert : Notre environnement (prairies, bois, etc...)
- Rectangle bleu : L'eau (le ruisseau de Valencey)

L'ensemble dans une forme géométrique carrée qui définit la force, et sur un fond blanc, la pureté mais aussi le lait.

Le logo permet de se reconnaître